

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3004

SAMEDI 17 JUILLET 1915

Prix du Numéro : 60 centimes

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE FRENCH-DAY A LONDRES

A un carrefour du West-End, le quartier aristocratique de la capitale anglaise, une élégante vendeuse d'insignes tricolores, — Miss Dorothee G... — offre la petite fleur française à un policemen, en l'aidant à assurer la circulation.

A NOS ABONNÉS ET A NOS LECTEURS

Le 2^e fascicule de

TOUTE LA GUERRE

paraîtra au mois d'octobre prochain et comprendra la suite des communiqués de l'État-Major et des photographies prises sur tous les fronts de combat pour la période postérieure au mois de décembre dernier (de Janvier à Juin).

Comme pour le premier fascicule,

M. Louis Barthou, ancien président du Conseil des Ministres, a bien voulu nous promettre des notes sur la situation générale, M. Stephen Pichon, ancien ministre des Affaires étrangères, des notes sur la situation diplomatique, M. le général de Lacroix, ancien généralissime, la suite de ses remarques techniques sur les enseignements de la guerre et l'amiral Degouy la critique des opérations sur mer.

A ces études, nous nous proposons d'en ajouter d'autres sur la guerre économique et les conséquences économiques de la guerre dans les principaux pays belligérants et neutres, sur Paris et nos principales villes de province pendant la guerre, etc.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

KOLÓSSAL

Ainsi nous sommes en train de découvrir les Allemands ! C'est une vilaine et répugnante connaissance, et quoiqu'il nous eût été bien utile d'être préventivement renseignés à leur sujet, il est très compréhensible que, croyant avoir mieux à faire, nous ne nous soyons pas uniquement astreints à suivre l'évolution de leur état mental. Nous savions bien, pour en avoir été gênés, qu'ils sont encombrants, tenaces, âpres au gain, insolents dans le succès, obséquieux et plats comme punaises quand la fortune leur est contraire ; mais ce que nous ignorions, ce que nous aurions dû savoir, c'est que, depuis quarante ans, leur nation toute entière était en proie à une folie furieuse, de jour en jour grandissante, et qui s'alimentait d'une jalousie farouche pour la France dédaigneuse, d'un orgueil démoniaque soigneusement entretenu par les gouvernants, et d'une convoitise effrénée et unanime de nos richesses.

Quelques esprits avisés nous avaient prévenus ; et il serait injuste de ne pas reconnaître que l'un d'eux, avec une prescience singulière et une merveilleuse pénétration, nous avait signalé les périls de l'Avant-guerre. Nous étions bien trop occupés pour écouter ces oracles, et nous en étions restés à l'Allemagne de Mme de Staël et de Gérard de Nerval, sans nous douter que toutes les vertus dont se glorifiaient les Teutons d'autrefois se transformaient, sous l'influence de la prussification en des vices redoutables ; leur proverbial amour de l'intimité s'effaçait sous la raideur fonctionnariste, leur bonhomie se muait en une dureté tranchante, leur honnêteté en rapacité, leur droiture en duplicité, et leur humilité native en une arrogance si formidable qu'elle atteignit bientôt à la démence la mieux caractérisée.

Il y avait un mot qui aurait dû nous donner l'éveil : c'est le mot *kolossal*. Depuis 1870 cet adjectif, d'un emploi bien rarement justifié dans la vie courante, est devenu le qualificatif obligé de tout ce qui se fait en Allemagne. C'était le *leit-motiv* obsédant, revenant sous toutes les formes et dans tous les tons. On en riait, on avait tort, il ne faut jamais rire des fous. Et c'était justement là le symptôme de la mégalomanie envahissante.

D'abord ce vocable attirant parut sur les affiches : pas une exposition, pas une vente de soldes dans un magasin de nouveautés, pas une réunion sportive ou un succès de théâtre qui ne fussent *kolossal*. Quelquefois l'épithète variait ; j'ai vu sur les murs de Trèves l'annonce d'un concert-monstre ! Sur les réclames venues de Mannheim ou d'Aschaffenburg, le moindre savon ou le plus simple bouton de faux-col était qualifié de *mondial*. Ainsi l'Allemagne, imaginant voir grand, s'habitua à se mesurer. Un pays pour lequel, en tous les sens, en toutes les directions, de tels qualificatifs étaient devenus l'épithète nationale, la marque de fabrique imposée, ne pouvait qu'ignorer « la qualité qu'exprime le *ne quid nimis*, le rien de trop, du poète latin,

en même temps que le tact qui lui est apparenté », a remarqué fort judicieusement M. Jacques Flach, dans une étude sur laquelle nous reviendrons quelque jour. Et ceci trace la frontière de l'esprit des deux races : le génie latin a pour règles la clarté, la mesure, la prudence ; le génie de la nouvelle Allemagne aspire à la complexité riche, au gigantesque, à l'audace brutale.

D'une récente étude sur *l'esprit public en Allemagne*, publiée par le *Correspondant* (25 février 1915), l'auteur anonyme notait que ce culte de l'exagéré est la religion de tout l'empire : à chaque pas, dans les manifestations de la vie allemande, on retrouve ce goût pour ce qui paraît grand, fort et disproportionné ; c'est le restaurant de Berlin, avec ses 4.000 places « le plus vaste du monde » ; c'est le paquebot de la *Hamburg-America* avec ses cinquante mille tonnes ; c'est le Zeppelin gigantesque pouvant enlever tout un arsenal et toute une garnison ; c'est le canon-phénomène qui, de la côte d'Ostende, doit réduire l'Angleterre en miettes ; ce sont les gares cyclopéennes érigées depuis quelques années par toute l'Allemagne, avec salles d'attente hautes et profondes comme des cathédrales, et buffets égalant en proportions les palais de Sésostrius ; c'est le monument commémoratif de la bataille de Leipzig, cube de pierre informe mais si haut, si large, si pesant, si massif que la grande pyramide d'Égypte paraîtrait, à côté, un jouet découpé en dentelle à la façon des ivoires de Dieppe. Les habitants d'une petite bourgade d'Alsace virent, il y a trois ans, des ouvriers sous la conduite d'un ingénieur, prendre possession d'une place de la ville et y déverser des tombereaux de moellons ; on creusa des fondations profondes, on dressa des échafaudages, comme pour la construction d'un hôtel des postes... Il s'agissait seulement de l'établissement d'une boîte aux lettres.

Ce besoin de superfétation donna naissance à une religion nouvelle, la religion de la Force. Bismarck est une de ses idoles : ce que l'Allemand admire en lui, ce n'est pas le diplomate de génie, créateur de l'impérialisme prussien, c'est le colosse brutal, géant par la carrure, grand bretteur, grand mangeur, grand buveur, fauchant tout sur sa route avec un cynisme provocant. Un autre objet de l'admiration des Allemands est, le croira-t-on, Napoléon. Il les a rudement étrillés, donc il était fort, et si quel qu'un mérite l'épithète chérie de *kolossal*, c'est bien celui-là. Son image est partout, « dans les magasins d'art, aux devantures des librairies, sur la table de travail de l'étudiant, dans les salons bourgeois, sur les murs des mess d'officiers et même, au-dessus de la cheminée, à la place d'honneur, dans la salle à manger d'apparat du palais du Kronprinz, sous les Tilleuls ».

Et c'est ainsi que la mégalomane funeste s'est infiltrée dans toute la nation ; les professeurs et les philosophes, qui sont là-bas très écoutés, y ont contribué pour une grande part, en répandant l'idée de la *plus grande Allemagne*. Les historiens s'y sont appliqués à leur tour, et tous ces doctes corps, avec le plus beau sérieux du monde, ont bravement imaginé et soutenu la kolossale balourdise du *Pangermanisme*, qui leur vaudra à tout jamais la réputation méritée d'éminents mystificateurs.

Pour les *Pangermanistes*, le monde entier

est allemand, allemand de race, d'origine et de mentalité. Quelques égarés se croient naïvement français, italiens, suédois ou anglais. Erreur. Ils sont Boches, et l'Allemagne les revendique comme ses enfants. Tout individu qui a la peau blanche, les cheveux blonds et les yeux clairs, est Teuton de par marque de fabrique. *Made in Germany*. En outre, — et ceci est le plus beau, — tout être humain qui, à quelque époque que ce fût, s'est signalé par un exploit notoire ou par une supériorité intellectuelle quelconque, prouve, par cela même qu'il est d'extraction allemande, puisqu'il est posé en principe que l'Allemand seul est organisé pour se distinguer du vulgaire.

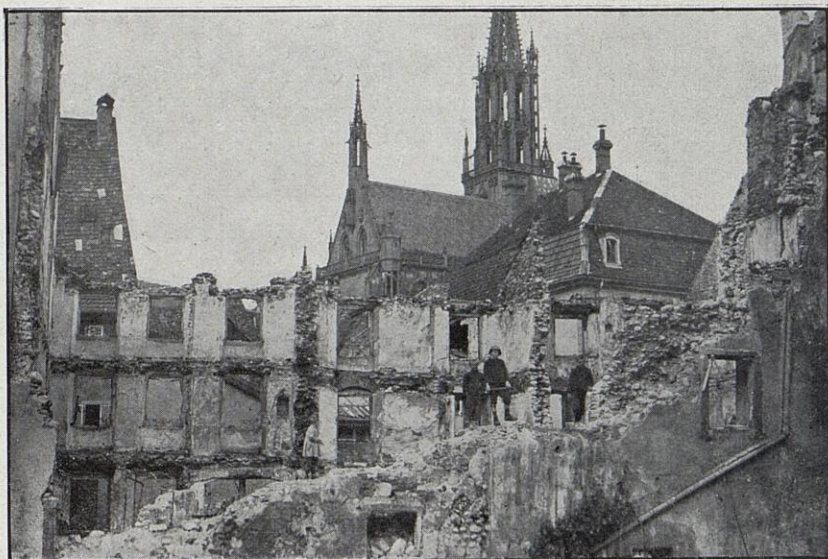
N' imaginez pas que j'exagère à mon tour ; à force de falsifier les textes et de torturer les étymologies, les plus graves savants de l'Allemagne sont parvenus à établir, — du moins en sont-ils persuadés — que Dante, Saint François d'Assise, Montaigne et Pascal étaient Allemands. Herr professor Ludwig Woltmann a démontré, de même sorte, que tous les fameux artistes de la renaissance italienne avaient l'honneur d'être nés de pères et mères incontestablement Teutons. Michel-Ange Buonarrotti s'appelait Bohn-Rotte, Léonard de Vinci s'appelait Winck, Raphaël Sanzio s'appelait Sand, nom très répandu en Allemagne, ainsi des autres.

Herr doctor Reimer a trouvé mieux. Il a prouvé que le Christ était Allemand. D'abord, Notre-Seigneur était blond ; et puis qu'est-ce que ce nom de Jésus, sous lequel la tradition le désigne ? La première syllabe *Jes* est manifestement une altération de la syllabe *Ger* : la seconde syllabe *us* n'est que la terminaison latine des mots masculins et équivaut par conséquent à l'allemand *man*. Donc Jésus se nommait *German* et était Boche comme tant d'autres qui ne s'en sont jamais doutés. Le Sauveur partage ce privilège avec deux de ses irréconciliables ennemis, Voltaire, qui avait pour non Arouet mais qui n'était, en réalité, qu'un certain *Arwid*, et Diderot, bon allemand, lui aussi, qui dissimulait, sous cette forme française, son authentique nom : *Tietroh*.

Et notre Jeanne d'Arc, la sainte patronne de la France ? Boche aussi, n'en doutez pas. Le *Berliner Tageblatt* exposait récemment que la bergère lorraine descendait de hobereaux allemands nommés Ghiesler, dont il narrait les aventures. Voilà du *kolossal*, et c'est par de telles insanités, unanimement applaudies et officiellement encouragées qu'on est parvenu à rendre fou d'orgueil et passionné de gigantesque un peuple jadis humble et qui ne manquait pas de bon sens. Parvenue à ce point la démence est incurable et la réalité la plus en désaccord avec leurs abracadabrantes théories ne fera pas hésiter les psychologues d'outre-Rhin. Je n'en veux pour preuve que l'argument qu'ils appliquèrent à l'Alsace et à la Lorraine, lorsque, après vingt ans de conquête et plus, il fallut bien constater que ces deux provinces n'appréciaient pas, comme elles l'auraient dû, le régime de fer imposé par les vainqueurs. Il y avait là un fait inquiétant : les deux provinces n'étaient-elles donc pas allemandes ? Le pangermanisme ne serait-il qu'une mystification ? On tourna la difficulté et elle fut résolue par ce syllogisme que je vous invite à déguster : « L'Alsace et la Lorraine restent fidèles à la France : or, la fidélité est une vertu essentiellement germanique ; donc l'Alsace et la Lorraine prouvent par là même qu'elles sont bien véritablement allemandes ! »

Kolossal encore, n'est-ce pas ? Et tout chez eux est à cette taille. Kolossal ce front de 4.000 kilomètres sur lequel luttent en ce moment les armées du Kaiser ; kolossale cette ambition de recommencer, de l'Yser au Dniester, et avec des millions d'hommes, la manœuvre que Napoléon exécuta, en 1814, de l'Aube à la Marne avec quelques grenadiers ; kolossale cette obstination de menacer l'Angleterre d'une invasion qu'on sait impossible et que n'a pu mener à bien notre grand empereur ; kolossal ce cynisme éhonté de traiter les Belges de barbares, après les avoir massacrés par surprise... Il y a aussi quelque chose qui sera kolossal, et ce sera l'effondrement prochain de ce peuple allemand affolé d'arrogance, effondrement qui, Dieu aidant, atteindra des proportions telles qu'il sera de nature à satisfaire pour jamais le goût singulier des Boches de tout rang pour ce qui est démesuré.

G. LENOTRE.



LE BOMBARDEMENT DE THANN

Les Allemands n'épargnent pas plus l'Alsace que la Belgique et le nord de la France. Ces deux documents, pris à la fin du mois de juin, montrent ce qu'ils ont fait de Thann, la jolie cité redevenue française, dont ils n'ont épargné ni les hôpitaux, ni la célèbre église.

DANS LES VOSGES ET EN ALSACE RECONQUISE

Le rêve auquel nous nous obstinons depuis tant d'années et dont rien n'avait pu nous détourner est en train de devenir une réalité, et l'heure de la revanche qui est proche comblera les vœux ardents de tous ceux qui n'avaient jamais accepté comme définitive la germanisation de notre chère Alsace.

Déjà, dans notre précédent numéro, nous constatons avec joie les encourageants résultats obtenus sur ce point de notre front où nous ne cessons pas, depuis lors, d'effectuer de sérieux et rapides progrès dans la vallée de la Fecht.

Malgré les attaques répétées de l'ennemi que notre avance semble exaspérer, il n'a pu réussir à nous reprendre ni Metzeral, ni les hauteurs qui l'avoisinent, conquises, on le sait, si vaillamment par nos braves Alpains, et dès, lors, nous n'avons plus à nous préoccuper que de consolider ces importantes positions.

En dernier lieu, elles ont été l'objet d'une recrudescence d'activité fort sensible de l'artillerie allemande qui, dans les Vosges, « a arrosé » copieusement nos tranchées de la Fontenelle, près de Saint-Dié, du massif de l'Hilgensfirst, entre la Fecht et la Lauch, et de l'Hartmannswillerkopf, entre la Lauch et la Thür ; d'autre part, l'ennemi

a recommencé à bombarder Thann au débouché de la vallée de la Thur, dans la plaine du Rhin.

Nos gravures renseigneront nos lecteurs sur la façon systématique dont nos adversaires s'acharnent à la destruction des églises lorsqu'à défaut de cathédrales ils ne rencontrent que de modestes

d'invoquer leur Dieu et d'en attendre la récompense de leurs forfaits.

Mais, partout, leurs offensives se sont brisées aux secondes lignes françaises et, souvent même, aux premières. En outre, la plus grande partie du terrain perdu par nous a été, elle-même, reconquise aussitôt, presque entièrement.

D'après les témoignages des combattants revenant du front, la quantité de munitions employées est prodigieuse, et effroyable le vacarme produit par l'éclatement des obus qui, jour et nuit, sillonnent les airs et les embrasent. Nous faisons brillamment notre partie dans cet infernal concert où notre maestria surpasse celle des Allemands.

Un de nos confrères qui a passé quelques jours dans ces parages en a rapporté les impressions les plus réconfortantes, en dépit de tant d'affligeants et dramatiques spectacles, et il serait à souhaiter, pour ceux dont la confiance subit quelque fléchissement, qu'ils allissent faire, ce qu'il appelle « une cure » en Alsace. Avec quel enthousiasme vibrant n'a-t-il pas dépeint l'effort de nos troupes incomparables dans ce cher pays, déjà redevenu nôtre, en partie, et qui, bientôt, sera tout à fait délivré du joug odieux qu'on lui avait iniquement imposé.

Sur cette terre d'Alsace, nos combattants se sentent, au reste, plus que partout ailleurs, les champions de la justice et du droit, et c'est là ce qui stimule leur courage et leur fait supporter toutes



UN COIN DE THANN

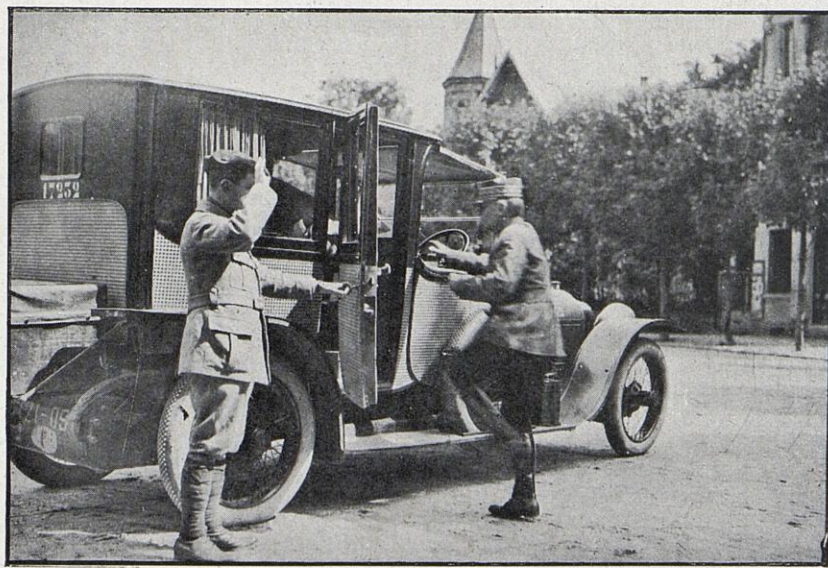
La vieille ville d'Alsace, que dominent les sommets des Vosges, a payé sa fidélité à la nation française. Rage et vandalisme, tel est le système allemand.

édifices religieux pour servir de cible à leurs canons. Il y a là un parti-pris de sauvagerie révoltante qui donne la mesure de leur sincérité, lorsque ces barbares affectent hypocritement



DANS UNE RUE DE THANN

Les jeunes filles et les enfants du pays ramassent les branchages et les débris de fascines qui feront du bon feu.



LE GÉNÉRAL X... A THANN

Après une rapide visite à la garnison de Thann, le général X... repart pour le front qui s'avance maintenant vers Münster.



Une vue panoramique de la région des Vosges où s'étend le front des armées.



LA COTE 830

Un chasseur alpin explore une tranchée conquise par nos troupes près de Metzeral.

les fatigues, affronter tous les périls, en les haussant à la taille des preux, leurs glorieux ancêtres. Et voulez-vous un exemple de l'esprit qui anime jusqu'au plus obscur d'entre eux ? La veille de l'assaut d'un village, un colonel descend dans la tranchée pour examiner le terrain. Un coin du « boyau » était particulièrement « arrosé » par les projectiles. Alors, un soldat se précipite au devant du chef, et dit : — « Pas vous le premier, mon colonel. Derrière moi. » — Et passant, en effet, devant son chef sans seulement lui donner le temps de la réflexion, il tombe, aussitôt, frappé à mort, en murmurant : — « je vous le disais bien, mon colonel. Pas vous. Moi... »

Avec de tels hommes, comment douter de la victoire ? Et tous sont de cette trempe parmi les « diables bleus », les Alpains, veux-je dire, qui ont été constamment admirables depuis le début de cette terrible campagne des Vosges et d'Alsace, et méritent une citation particulière au Livre d'or de notre armée.

N'est-ce pas avec raison que M. Ch. Humbert célébrait si éloquemment, dans un récent et très vibrant article, cette armée qui, à l'heure actuelle, doit tenir la première place dans notre admiration et nos affectueuses préoccupations. Non certes, il n'exagérât rien, en rappelant ces hauts faits quotidiens dont la fréquence pourrait faire craindre que tant de vertus viennent à s'épuiser, en raison même de leur excès ; que tant de gestes magnifiques ne soient le fait d'une élite dont la mort finira par trop éclaircir les rangs. L'élite, elle est partout à l'heure actuelle, et des circonstances

exceptionnelles ont créé ces hommes d'exception qui, du chef suprême au soldat le plus modeste, n'ont plus qu'un cœur et qu'une volonté au service de la patrie pour mourir ou pour triompher.

En fin de compte, de l'activité qui redouble de ce côté, et qui, d'ailleurs, ne s'est pour ainsi dire jamais ralentie, on peut conclure que les coalisés éprouvent un dommage considérable, car outre les grosses pertes qu'ils ont subies, en hommes, outre la profusion de munitions qu'ils ont dû gaspiller (et nous y avons aidé en leur prenant 1.300.000 cartouches), ils sont très gênés par notre belle résistance qui ne leur permet plus de dégarnir une contrée où la menace se prononce si énergiquement. C'est à nous de les retenir le plus longuement possible sur la brèche, en les empêchant de se retourner du côté des Russes avec lesquels ils auraient hâte d'en finir, car outre que ces derniers ne les laissent plus libres de se dégager, ils ne leur laissent pas une minute de répit.

Poursuivons donc la tactique qui nous a réussi, depuis le commencement des hostilités où le mot d'ordre a été de *tenir*, toujours et quand même. Nous n'y faillirons point car plus que jamais nous sommes dignes de cette réputation d'endurance et de bravoure conquise depuis tant de siècles sur tant de champs de bataille glorieux, et c'est avec la certitude du succès que nous poursuivrons jusqu'au bout l'effort que l'on considère, à juste titre, comme le plus gigantesque de notre héroïque histoire.

Et cet effort, nous ne sommes pas seuls à nous en faire un légitime mérite, car soit du côté des alliés, soit de celui des neutres qui en suivent les



A METZERAL

Un tragique aspect d'une tranchée allemande bouleversée par notre tir et conquise par nos troupes.



Une vue panoramique de la région des Vosges où s'étend le front des armées.

différentes phases, nous sommes constamment invités à y persévérer. Un grand journal anglais le célébrait il y a quelques jours à peine, en ces termes, qui sont l'expression de ce que l'on pense de nous dans le Royaume-Uni, et nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux quelques fragments de l'article, tout à notre éloge.

« La France envahie a montré dans cette grande épreuve un héroïsme que les générations futures citeront en exemple aux nations. C'est une couronne d'épines, mais une couronne glorieuse, et quand nous considérons la France qui souffre sans un murmure, qui lutte en silence avec un si merveilleux esprit, un si splendide courage, nous sentons que jamais, même dans l'histoire de cette grande nation, des preuves aussi triomphantes de la grandeur du peuple français n'ont été données.

« Dans les circonstances actuelles la France a montré un caractère admirable, une constance admirable, et nous pouvons avoir confiance que la France continuera à faire preuve de ses qualités pendant quelque temps encore, jusqu'à ce que l'Angleterre puisse lui montrer qu'elle est non seulement fidèle à ses amitiés, — cela elle l'a déjà prouvé, — mais qu'elle peut et qu'elle veut faire tout ce qu'on peut attendre de ses qualités et de ses ressources afin qu'en fin de compte sonne pour la France l'heure pour laquelle celle-ci a tant souffert et qu'elle a tant attendue ».

D'autre part, voici comment en Suisse, on apprécie notre action en Alsace, et il est curieux d'opposer cette appréciation à ce que nous disions nous-mêmes de notre avance en cette région :

« Depuis la reprise des opérations dans la vallée



DANS UNE TRANCHÉE CONQUISE

Nos soldats découvrent une grande quantité de plaques de blindage abandonnées par les Allemands.



LE CIMETIÈRE DE LA COTE 830

Où reposent nos soldats qui ont vaillamment donné leur vie pour l'Alsace française.

de la Fecht, au milieu de juin, les combats n'ont pas cessé dans ce secteur.

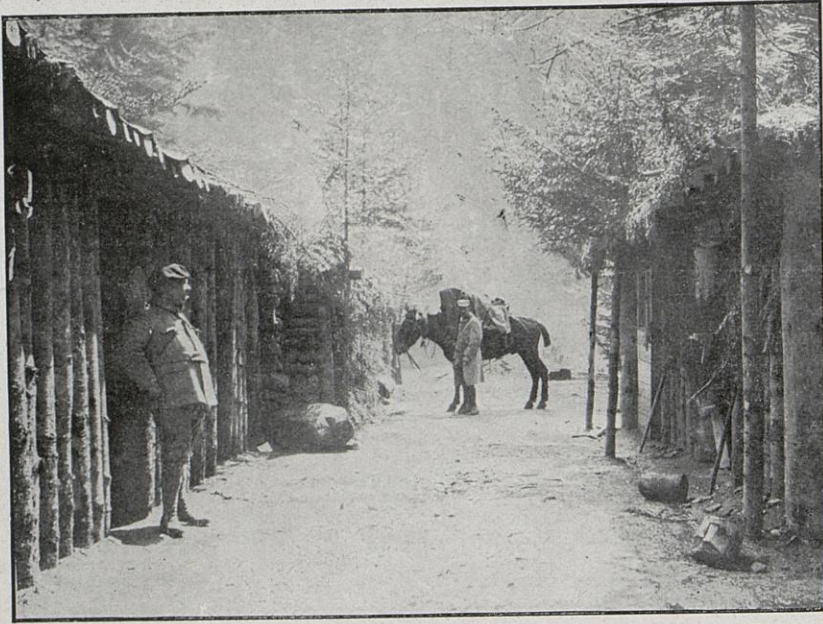
« Les Allemands mettent tout en œuvre pour conserver la partie de la vallée qui sépare Metzeral de Munster et, du 2 au 6 juillet, ils n'ont pas exécuté moins d'une demi-douzaine d'attaques bien préparées, de Mühlbach contre les positions françaises de Metzeral ; si elles n'ont pas permis de reconquérir le terrain perdu, ces contre-offensives ont du moins enrayé les combats de l'ennemi.

« Tous ces combats ont été très meurtriers.

« La pittoresque vallée, si riante d'ordinaire, dans son cadre de forêts est ravagée et transformée en cimetière, entre Steinabrück et Metzeral. Il est certain aujourd'hui, que dans toute leur offensive qui dure depuis trois semaines, les Français ont eu la maîtrise de l'initiative. Non seulement ils ont conservé les positions conquises à l'est de Metzeral mais ils ont progressé au delà de Metzeral. Lors de la violente attaque nocturne des Français, du 30 au 1^{er} juillet, les Allemands ont perdu des centaines de tués et de blessés et leur tentative pour reprendre Metzeral leur a aussi coûté de lourdes pertes.

« Les Français attribuent leur succès à la supériorité de leur artillerie qui a été à l'œuvre sans interruption, pour battre le terrain. Les combats ont été poursuivis nuit et jour sans arrêt ; dès le crépuscule, les projecteurs éclairaient sans relâche les buts que l'artillerie devait arroser.

« La perte de Metzeral est un coup sensible pour les Allemands ; située à un coude de la vallée, la position reconquise permet aux Français de prendre en enfilade sous leurs mitrailleuses un secteur considérable.



Le pays est superbe et les cités édifiées par nos braves alpins sont infiniment poétiques.



L'heure du courrier est un fameux moment. Le service postal se fait à cheval.



Arrivée de matériel et de paquets nouveaux, dans un cantonnement des Vosges.

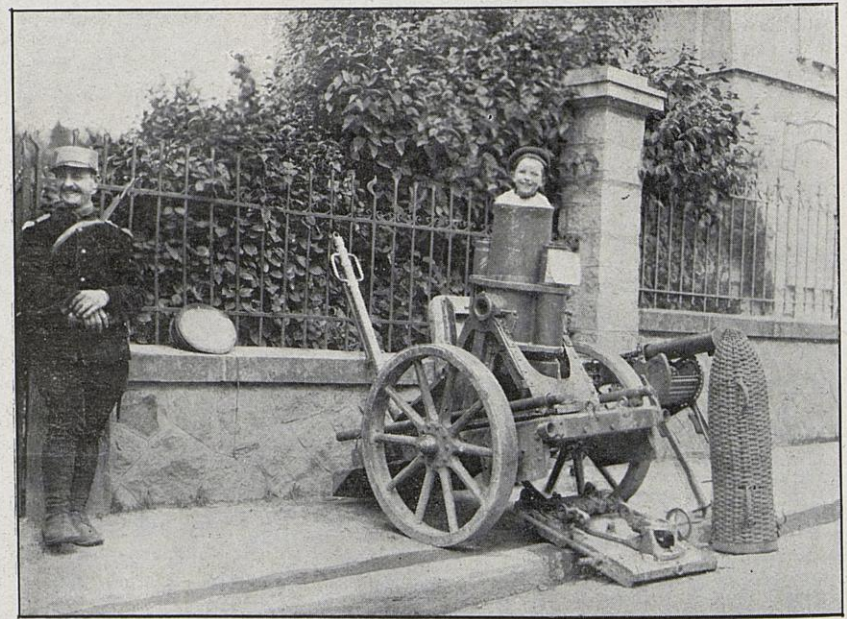


On s'occupe de renouveler la garde-robe de nos vaillants troupiers et ils se réjouissent beaucoup de l'aubaine.



Aux Alpains, la valeur n'attend pas le nombre des années et ces rudes petits gars ont déjà des airs de vétérans.

DANS LES VOSGES.



L'Alsace, pays de Hansi et de Zislin est irrévérencieuse. Les gamins du pays trouvent que les minnenwœrfer constituent un jouet très divertissant.

Au sujet de ce que nous disions au début de cet article, à propos de l'exaspération que cause aux Allemands notre progression constante en ces régions, nous citerons comme preuve à l'appui, les mesures de répression qu'ils emploient en sévissant avec une inlassable sévérité contre toutes les personnes coupables du plus léger délit germanophobe.

Ces vexations mesquines n'obtiennent pas, du reste, le résultat que poursuivent les autorités militaires et, loin de diminuer, les manifestations anti-allemandes se multiplient si l'on en juge par le défilé toujours croissant de prévenus de tout âge et de toute condition appelés à comparaître devant les conseils de guerre. Pour édifier le lecteur sur la

mentalité des juges, il est bon de leur signaler quelques cas particulièrement typiques.

C'est un employé de banque qui comparait à Mulhouse sous l'accusation d'avoir écrit une lettre *en français* qu'il a remise à un collègue avec prière de la faire passer en contrebande en Suisse. Cette lettre contenait de graves injures à l'adresse de

l'Allemagne. En outre, l'inculpé était accusé d'introduire clandestinement des journaux étrangers. La lettre ayant été saisie, a valu à son auteur un an de prison.

Un ouvrier de Mulhouse ayant écrit à son fils, actuellement sous les drapeaux une lettre où il faisait des vœux pour la victoire de la France, et où il engageait ce jeune homme à désertier, s'est vu infliger deux ans de prison. Le fils ayant, de son côté, adressé à son père une lettre offensive pour l'empereur, a été condamné à un an de la même peine. Six mois de prison ont châtié un ouvrier de Huningue qui, dans un café, avait crié : « Vive la République » en disant que l'Allemagne avait commencé la guerre et mobilisé avant sa déclaration.

Un négociant de Mulhouse, dans une lettre à un ami, avait dit que les restrictions apportées à la circulation, n'étaient appliquées qu'aux Alsaciens,

car on peut voir tous les jours des voyageurs de toutes les parties de l'Allemagne se promener en toute liberté en Alsace. Il ajoutait : « c'est toujours la même chose ; nous sommes des citoyens de seconde classe ».

Cette remarque lui a valu quinze jours de prison. Un autre négociant de Niedermorschwiller a été condamné à quatre mois pour avoir écrit que des soldats avaient pillé des propriétés à Schwelghausen.

Des femmes elles-mêmes, et en grand nombre, ont été inculpées pour des motifs du même ordre.

Pour n'avoir point dissimulé leurs sentiments anti-allemands elles ont partagé avec les hommes les honneurs d'une condamnation qui, naturellement, redoublera leur aversion pour ceux qui les leur infligent. L'une d'elles ne s'était-elle pas avisée de copier et de propager un poème de notre Jean Richepin, offensant pour l'Allemagne ? Et le crime

reproché à une autre, n'était-il pas d'avoir osé parler français ?

Enfin, un enfant de 15 ans ayant lacéré un portrait de l'Empereur a été condamné pour ce délit à un mois de prison. De telles mesures iront tout-à-fait à l'encontre de ce qu'en attendent, les séides du Kaiser, car, en provoquant par de telles mesures une révolte toujours croissante, ils développeront jusqu'au paroxysme les sentiments de fidèle attachement que les Alsaciens conservent toujours dans leur cœur, après tant d'années écoulées, avec l'espoir, jamais ébranlé, de redevenir enfin Français. Leur confiance ne sera pas déçue et, Dieu aidant (le nôtre, celui du bon droit et de la justice), les trois couleurs flotteront bientôt, de nouveau sur tous les points de l'Alsace pacifiée et à jamais reconquise.

A. B.



En ce lieu à jamais fameux, où se déroulèrent des luttes particulièrement sanglantes, un peu de calme s'est fait. Le canon ne tonne plus aussi près; les régiments ne se ruent plus en rangs profonds; les pêcheurs sont revenus à leurs occupations accoutumées et demandent à l'Yser une partie de leur subsistance.



LA VIE REPREND SES DROITS SUR LES BORDS DE L'YSER

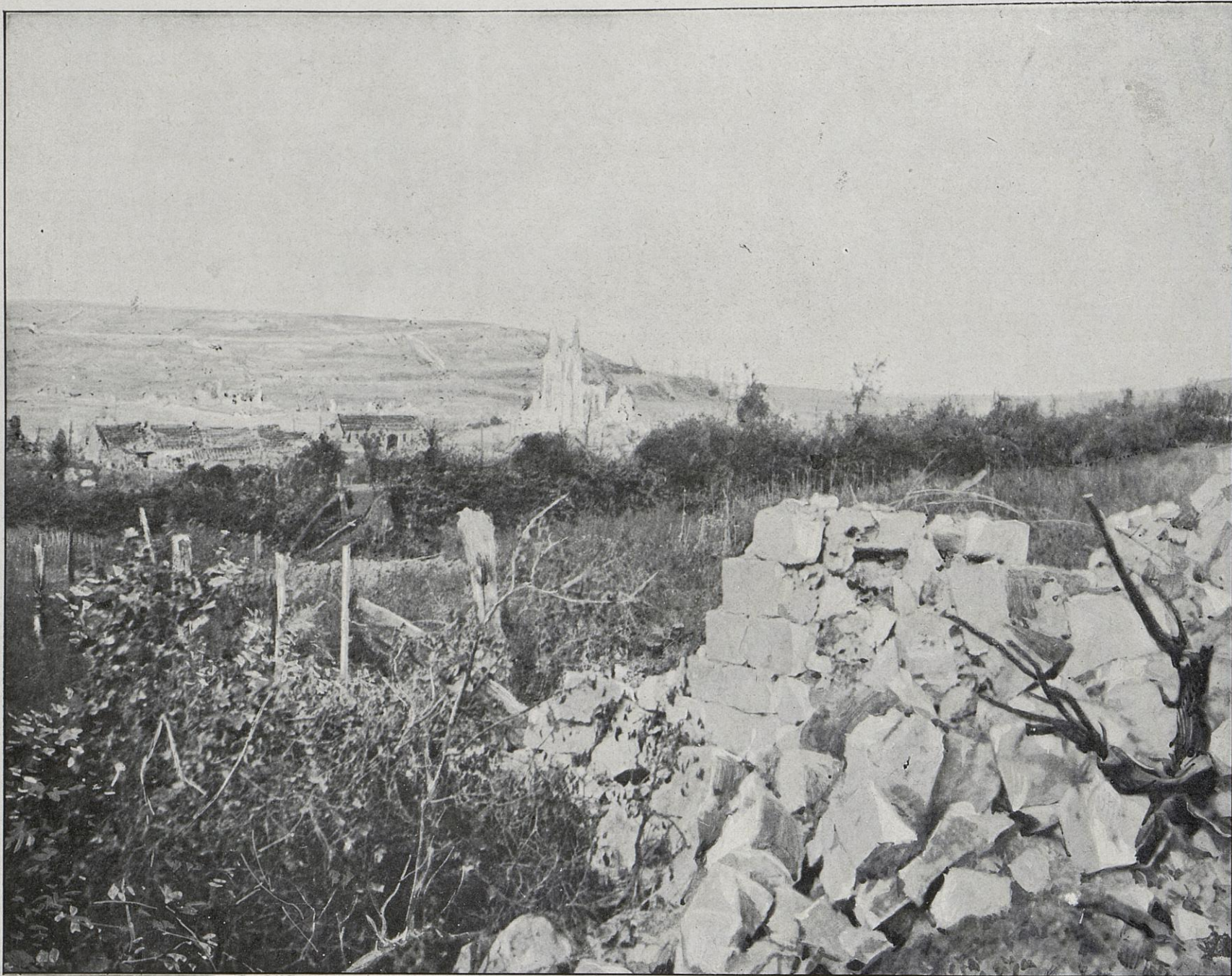
Est-ce ici que les cadavres obstruèrent le lit de la petite rivière? Cette maison est-elle la Maison du Passeur désormais célèbre, pour la possession de laquelle pendant tant de jours on se battit éperdument ? Il y eut plusieurs maisons du passeur sur le cours du canal d'Ypres ou sur l'Yser... Quoi qu'il en soit, la vie reprend timidement ses droits en ce paysage qui semblait voué, à jamais, à la dévastation.



Ce fut une dure affaire. L'objectif principal, était d'enlever la raffinerie, dans les caves de laquelle l'ennemi s'était retranché d'une manière formidable et pour ainsi dire inexpugnable. Pour en avoir raison, il fallait démolir un pan de mur, pénétrer dans le souterrain, anéantir à la baïonnette les nombreux soldats allemands qui s'y maintenaient. Par surcroît, des canalisations s'étaient rompues, et l'eau

L'ATTAQUE DE LA COTE 119

envahissait la position. Nos soldats triomphèrent de tous ces obstacles ; durant plusieurs heures, ils combattirent-là, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, contre un ennemi qui se sentait perdu et se défendait avec l'énergie du désespoir. La prise de la cote 119 est l'un des plus glorieux épisodes de notre offensive victorieuse dans la région du Nord.



UN SITE QUI RESTERA A JAMAIS CÉLÈBRE

Le panorama dans lequel se déroulèrent tant d'héroïques combats, toujours renouvelés : le plateau de Lorette — l'éperon de Souchez — et au loin l'église en ruines d'Ablain.

LA BATAILLE DANS LE NORD

La lutte qui jamais ne cessa complètement reprend, en ce moment, avec une particulière rigueur, en Artois. Les communiqués nous disaient, ces jours-ci, que des attaques très violentes d'infanterie s'étaient produites entre Angres et Souchez. Au nord de la route de Béthune à Arras une offensive allemande précédée d'un très fort bombardement s'est produite : elle a été aussitôt repoussée. Au nord de la station de Souchez c'est nous qui avons prononcé des attaques pour nous rapprocher de ce village. Nous nous sommes emparés de lignes de tranchées allemandes, après extermination de tous leurs défenseurs à coups de grenades et de pétards. Nous avons enlevé la station du chemin de fer à voie étroite qui est située à l'entrée du village, ce qui gênait fort l'ennemi, car le petit bâtiment borde la route de Béthune où les Teutons occupaient encore un court tronçon. Ils voulurent redevenir maîtres de ce point et nous attaquèrent furieusement. Le combat très vif se termina à notre avantage. Bien entendu la vengeance allemande ne se fit pas attendre : à nouveau Arras fut bombardée, pendant toute la nuit ; une pluie d'obus incendiaires s'abattit sur la ville, et la cathédrale fut spécialement visée. Souchez, Angres, le Labyrinthe, ce sont des noms

qui reviennent tous les jours sous nos yeux, et toujours ils nous valent l'annonce de « bons progrès ». Les Allemands, dans toute cette région paraissent donc subir l'initiative de nos attaques, et paraissent même la subir péniblement.

Comment on combat en Artois ? Un jeune soldat de la classe 15 l'a dit à un de nos confrères, et il a pris bien soin d'expliquer que la façon de se battre

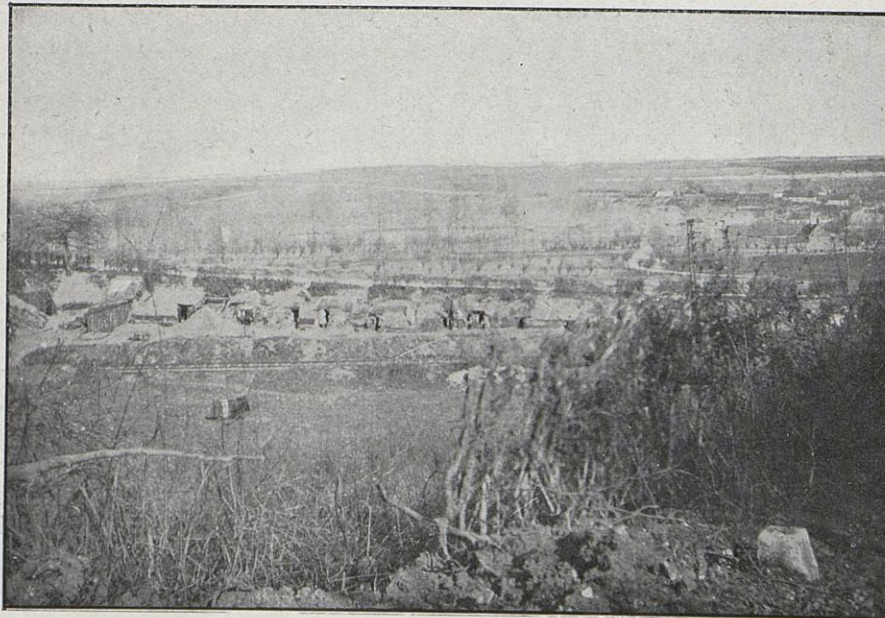
n'était plus la même, à présent, qu'en mai dernier : « Pendant notre premier séjour dans cette villégiature, nous nous servions surtout de nos fusils. Maintenant, dans les attaques, on se bat beaucoup plus à coups de grenades.

« On progresse dans les boyaux même, avec des sacs de terre, en les poussant à mesure devant soi, et en jetant ses grenades par dessus.

« Parfois les Allemands nous renvoient les sacs de terre sur la tête ».

Philosophiquement, le jeune Marie-Louise remarque : « On croyait que la force musculaire n'aurait plus à s'employer avec les armes modernes !... Eh bien, dans le combat à coups de grenades, l'avantage est à celui qui peut lancer le plus loin. Et il faut de bonnes épaules, de rudes bras, pour manier comme il convient nos gabions 1915, que constituent de la marne et du sable bien empilés dans de vieux sacs à engrais. A l'avenir il conviendra d'habiller le Discobole en « bleu horizon » et de le coiffer d'un képi ».

Le même brave petit « bonhomme » nous a renseignés sur le confort que présentent les tranchées de l'Artois. Les anciennes tranchées françaises que l'on abandonna assez vite car on avait conquis du terrain et l'on allait de l'avant, les anciennes tranchées françaises que nos vaillants soldats avaient occupées tout l'hiver, étaient « très confort-



Un tronçon de la voie ferrée d'Arras à Béthune..

tables ». Nos hommes y avaient établi un plancher pour se garer de la boue, un contre-fossé pour assurer l'écoulement de l'eau, des abris pour se mettre à couvert... C'était un camping que le brillant petit soldat déclare tout à fait délicieux !... Mais quand il fallut aller dans les tranchées allemandes que l'on venait de conquérir, ce fut tout une autre affaire... Là on était beaucoup moins bien. Les boyaux boches sont infiniment moins larges que les nôtres. Tout d'abord les conquérants de ces nouveaux abris tonnèrent et pestèrent contre l'exiguïté de leurs nouveaux logis où l'ankylose ne tardait pas à les saisir ; mais, nos troupiers se félicitèrent peu après de l'étroitesse de leurs tranchées, lorsque les marmites allemandes commencèrent à pleuvoir : l'orifice était si étroit que jamais les gros obus ne tombaient dedans.

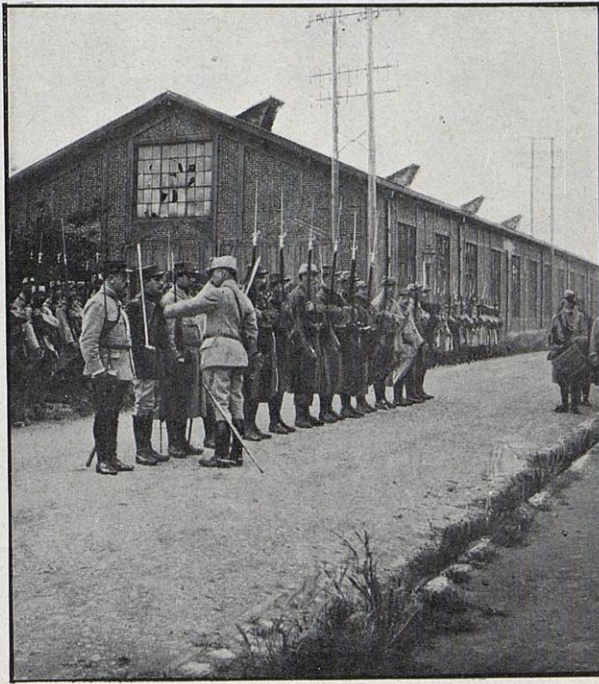
A d'autres points de vue encore ces tranchées n'étaient pas un lieu de délices. Dans les parois ou sur le sol il y avait de nombreux cadavres d'ennemis qui avaient été pris dans des éboulements et que l'on ne pouvait songer à aller enterrer, à cause de la continuelle rafale des balles de fusils ou de mitrailleuses.

« Ce nous fut au début la plus terrible des sensations, quand il nous fallut marcher sur ces cadavres. On ne pouvait les éviter. Sauter par dessus, ou faire un détour en sortant de la tranchée, c'était se vouer certainement à la mort.

« La première fois, je faillis me faire tuer de la sorte, en ne voulant pas piétiner un grand diable de Bavarois, qui gisait sur le dos, au fond de la tranchée, une moitié du corps ensevelie sous un amas de terre. M'étant trop relevé pour l'enjamber, j'entendis le fâcheux « zing ! zing ! » siffler en rafale à mes oreilles. Aussi, au retour, mon Dieu que voulez-vous, nécessité fait loi, je fermai les yeux, et passai résolument sur le cadavre ».

Certes, l'offensive, si obstinée et si vaillante

qu'elle soit ne donne pas, vite, des résultats très éclatants dans toute cette région de l'Artois ; on se bat toujours au nord de Souchez, sur les pentes inférieures de Notre-Dame-de-Lorette, où s'étend la route d'Arras à Béthune. C'est que cette position, — le contrefort de la colline — a été terriblement fortifiée par l'ennemi : nos soldats se trou-



Une distribution de croix de guerre sur le front du Nord.

vent là en présence d'un mur formidable de béton et d'acier que l'on ne peut renverser aisément ni franchir d'un seul élan. La lutte pour obtenir la possession de ce point stratégique si intéressant dure depuis longtemps ; il est à craindre qu'elle se prolonge encore. D'ailleurs l'état du terrain lui-même retarde la marche de nos troupiers. Dans ce sol argileux que les dernières pluies ont détrempe et transformé en boue visqueuse et gluante, nos pauvres petits fantassins ne peuvent progresser qu'à grand peine. L'important est que les opérations de détail, qui sont entreprises chaque jour, se terminent toujours à notre avantage. Nous gagnons petit à petit du sol et jamais les Allemands ne peuvent arriver à réoccuper ce qu'ils nous ont abandonné. A plus forte raison, leur a-t-il été toujours impossible, jusqu'ici, de forcer la barrière que nous leur opposons. Tôt ou tard la prédiction que formule un critique militaire se réalisera : « il suffira d'un incident du champ de bataille, pour que l'irruption au delà des lignes allemandes se fasse sur un point que nul ne peut deviner aujourd'hui ».

Ayons de la patience, et puisque nos admirables troupes nous constituent une muraille infranchissable, à l'abri de cette sauvegarde, travaillons fiévreusement dans nos ateliers, dans nos arsenaux, dans nos dépôts. Que nos munitions, notre artillerie et nos hommes croissent sans cesse en nombre et en valeur ; nous n'avons pas dit notre dernier mot : nous n'avons pas encore fourni notre suprême effort. Donnons tout ce que nous pouvons donner.

D'aucuns s'étonnent que nous ne soyons pas encore approvisionnés de tout ce qui nous est nécessaire, au bout de dix mois de guerre. *Errare humanum est.* Rien ne sert de récriminer. Nous nous sommes aperçus de nos erreurs : nous les réparons ; mettons-y toute notre énergie, toute notre volonté obstinée.



LA ROUTE DE CARENCY A SOUCHEZ

La lutte dans la région au nord d'Arras est de nouveau très violente. Les Allemands contre-attaquent et sont partout repoussés. Les routes portent les traces de cette activité : elles sont semées de morts et de ruines.

LE PIGEONNIER DE LA DISTILLERIE D'ÉCURIE

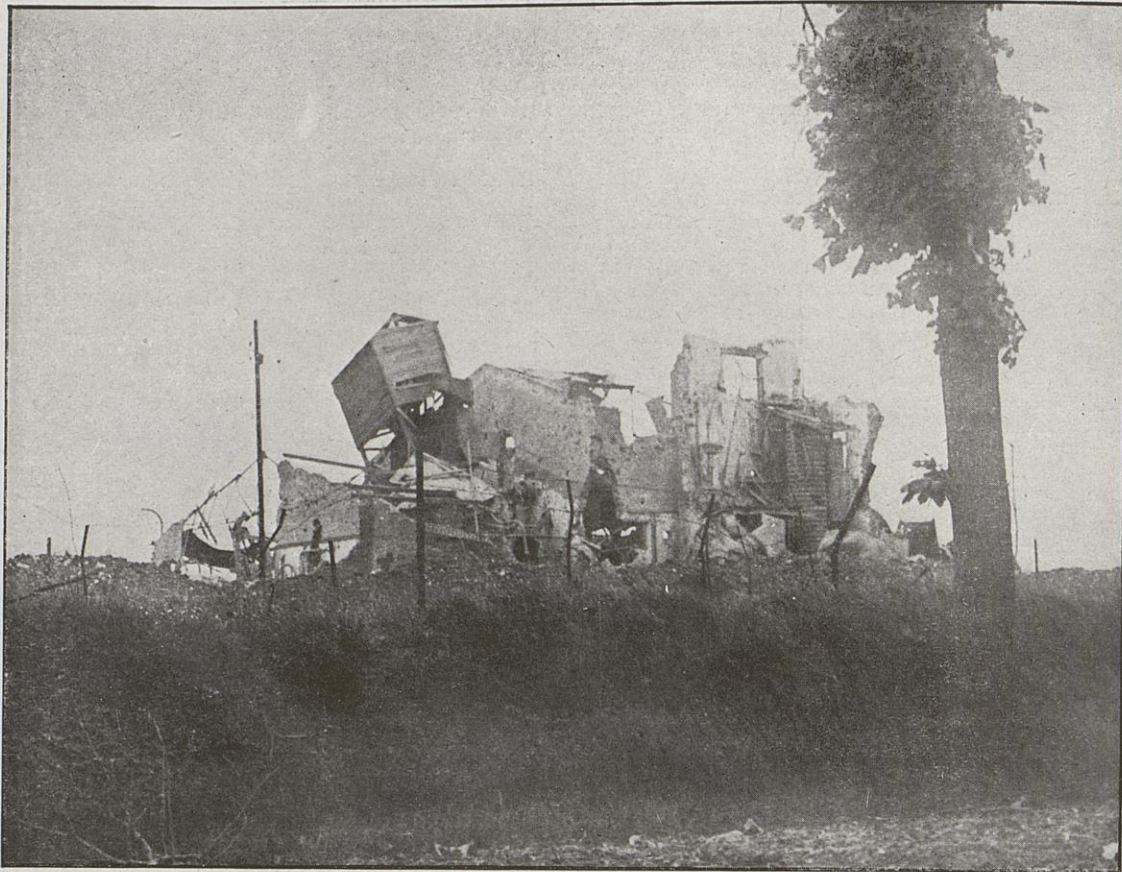
Cette humble ruine évoque la région dite « Le Labyrinthe », dont la conquête ardue a démontré une fois de plus la valeur de nos troupes, et son lamentable aspect témoigne des luttes acharnées qui se sont livrées aux environs, durant de si longues semaines.

Ce nom de Labyrinthe avait été donné par nos soldats à tout un système de tranchées formant, entre Neuville-Saint-Vaast et Ecurie, un saillant de la ligne ennemie, et sa position expliquait sa puissance, renforcée par un véritable dédale de blockhaus, d'abris, de tranchées et de boyaux.

Soit au nord, soit au midi, nos offensives restaient toujours exposées aux feux de ce redoutable ennemi. Toutefois, à la fin de mai, on décida d'en finir et l'assaut fut donné le 30. L'élan fut admirable sur tout le front, et cent cinquante prisonniers, surpris dans leurs trous par la charge furieuse de notre infanterie, tombèrent ce jour-là entre nos mains. Depuis lors, jusqu'au 19 juin, le combat n'a cessé ni jour ni nuit, sans une heure de trêve, sans un instant de répit, et pourtant, jamais le moral des assaillants n'a fléchi. Jamais aucune difficulté ne les a rebutés. Chacun, de son mieux, collaborait à l'effort commun. Les éléments d'attaque constamment renouvelés écrasaient les Allemands, à coup de grenades, démolissaient les barricades en sacs de terre, et venaient à bout des obstacles les plus compliqués et paraissant le plus insurmontables.

Le succès complet fut enfin le prix de tant de vaillance, et à la date du 19 juin, nous étions maîtres de ce saillant inexpugnable que tant de précautions multipliées n'ont point réussi à préserver.

Le Minotaure (l'Allemand, dans l'espèce) en a été débusqué, malgré la plus furieuse résistance et malgré la formidable organisation défensive accumulée depuis sept mois et qui avait valu à cette position le surnom par lequel ses vainqueurs avaient imaginé de la désigner.



La distillerie d'Ecurie qui vient à nouveau d'être le théâtre d'une lutte ardente et qui est restée entre les mains des alliés.

LA PROPAGANDE FRANÇAISE EN SUISSE

Le nom de M. Füglistler, si souvent mentionné, depuis plusieurs mois, dans les journaux suisses, deviendra bientôt populaire dans notre pays : il est digne de notre admiration, comme de celle de tous les peuples civilisés.



M. Füglistler, le fameux écrivain suisse qui a entrepris dans son pays une active propagande en faveur des alliés.

M. Füglistler se trouvait à Louvain au moment de l'invasion. Citoyen suisse, il put rester dans la Ville-Martyre, et fut témoin de toutes les atrocités allemandes. Il réussit même à photographier des scènes de meurtre et de pillage.

Rentré chez lui, à Neuchâtel, il s'empressa d'écrire un livre qui paraîtra incessamment : *Louvain, ville martyre*. En même temps, il organisait des conférences, avec projections photographiques, dans le but d'éclairer ses compatriotes de la Suisse allemande sur la barbarie teutonne.

Ses conférences furent interdites dans le canton de Berne, grâce aux intrigues des germanophiles, trop nombreux, hélas ! dans la patrie de Guillaume Tell. Un expédient permit cependant aux Bernois d'entendre le courageux conférencier : M. Füglistler les convia dans une vallée, près de la frontière du canton, où ils se rendirent en foule.

Le succès de ces séances en plein air fut considérable, et le retentissement en est venu jusqu'à nous, aussi avons-nous accueilli avec beaucoup de sympathie la nouvelle de la toute prochaine arrivée à Paris du brillant écrivain. On annonce, en outre que, poursuivant sa campagne vengeresse, il y donnera trois conférences sur les mêmes sujets avec lesquels il a passionné ses compatriotes. Nul doute qu'il obtienne auprès des auditeurs parisiens le même intérêt et la même religieuse attention, lorsqu'avec la conviction d'un témoin il décrira toutes les horreurs qui soulèvent la conscience universelle et dont l'héroïque Belgique fut la première victime. Les atrocités commises depuis lors en terre française ont égalé celles dont Louvain eut à souffrir et dès lors, ayant souffert des mêmes maux, nous écouterons avec plus d'émotion encore s'il se peut l'éloquente parole du sympathique conférencier.



Une conférence en plein air de M. Füglistler en faveur de la cause des alliés sur le territoire du canton de Vaud, à la limite du canton de Berne. On sait que, par souci d'une stricte neutralité, les autorités du canton de Berne ont interdit sur leur territoire la propagande de M. Füglistler.

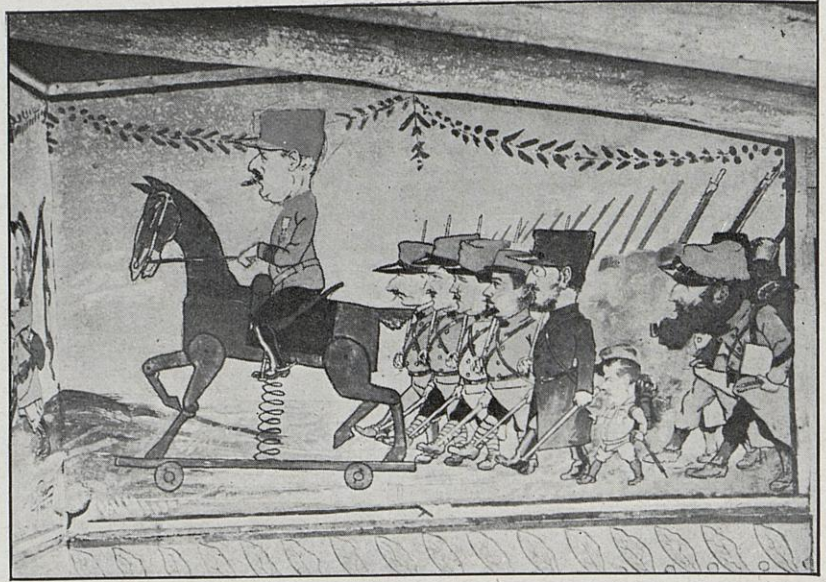
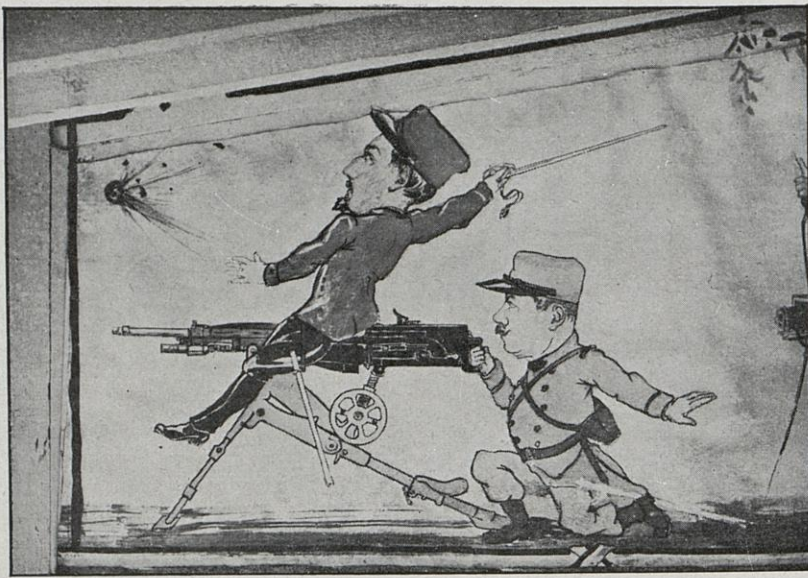


Au bois Le Prêtre, où l'on s'est longuement battu et vers lequel l'ennemi, furieux, dirige à nouveau de vigoureuses offensives, le Général Dubail a tenu à parcourir les tranchées de toute première ligne.



LE GÉNÉRAL DUBAIL AU BOIS LE PRÊTRE.

Pendant plusieurs heures, le Général se promena dans les méandres de la position, allant d'une tranchée à l'autre. Nos braves troupiers étaient tout fiers de recevoir un tel visiteur.



Deux des fresques principales décorant le bureau du colonel. Sur celle de droite on voit le colonel à la tête de ses hommes.



LA DÉCORATION DU "GOURBI" D'UN COLONEL

Vue d'ensemble de la décoration murale du bureau du colonel. Ces fresques naïves ont été exécutées avec des moyens de fortune par un artiste amateur qui y a employé les loisirs de ses jours de repos.

L'ART DÉCORATIF SUR LE FRONT

Dans les rares loisirs que leur laissent les combats acharnés auxquels ils prennent part, nos soldats retrouvent avec une surprenante facilité, toute leur liberté d'esprit. Ils le prouvent par l'ingéniosité avec laquelle ils se plaisent à agrémenter les abris provisoires ou, en dépit du péril constamment suspendu sur leurs têtes, ils exercent leur fantaisie et leur verve sous les formes les plus diverses.

Nous en avons la preuve, ces jours derniers encore, lorsqu'un de nos confrères reproduisait quelques-uns de ces villages improvisés qui, sur divers points du front, mettent une note extrêmement originale.

Ils se composent de cottages ou de chalets que leurs constructeurs ont agencés avec autant de soin que des demeures de plaisance, et qui jettent dans le paysage une note gaie propre à dissiper l'impression d'horreur qui nous hante, d'autre part, à la vue des ruines et des décombres semées sur le passage des envahisseurs.

Mais si les architectes ont fait merveille, les peintres n'ont pas voulu se laisser distancer, non plus que les sculpteurs, et ils ont apporté leur contribution à la décoration de certains « gourbis » occupés par des officiers, et dont l'aspect, ainsi qu'on en pourra juger d'après nos illustrations, est à tout le moins imprévu, à quelques mètres seulement des tranchées ennemies.

Nos lecteurs prendront certainement plaisir à examiner ces

spécimens d'un art nouveau, approprié aux circonstances. Nullement classique, d'une formule toute spéciale, il emprunte une saveur particulière à un parti-pris de naïveté qui apparente ces fresques au décor des hypogées d'Égypte. Et cela n'est-il pas parfaitement logique, puisqu'il

s'agissait d'appliquer cet art à l'ornementation d'habitacles souterrains ?

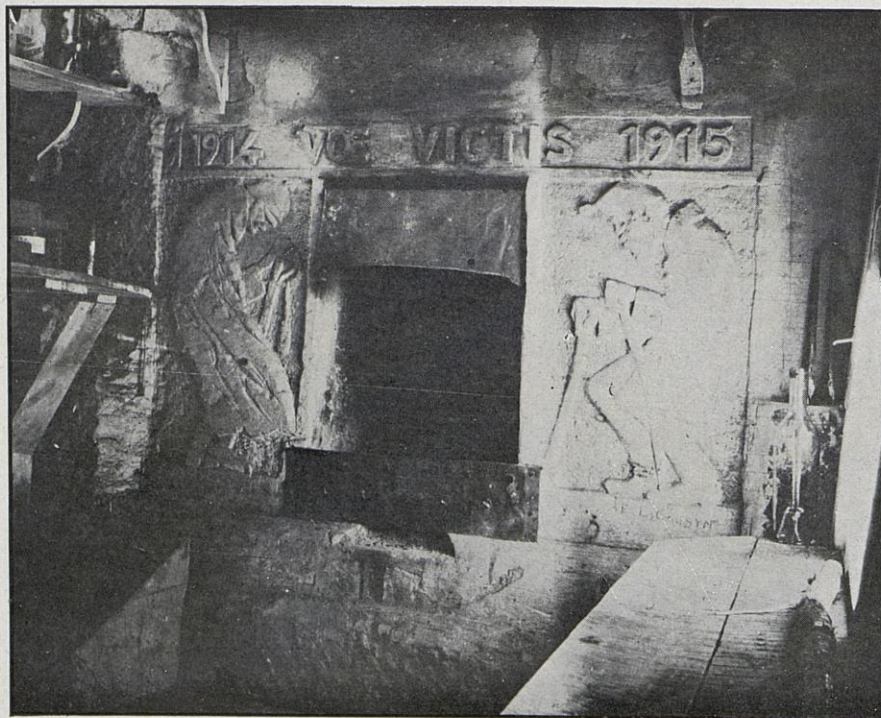
Nos « poilus » y ont réussi de la plus heureuse sorte, et toutes les scènes qu'ils ont imaginées sont d'une drôlerie fort divertissante.

Elles fixent, avec infiniment d'humour, des épisodes guerriers, en soulignant le côté comique qui, pour l'œil de l'observateur, se dégage des plus dramatiques événements. Ainsi l'artiste qui a imaginé certains motifs des fresques que nous reproduisons s'est-il conformed à la formule rabelaisienne, se souvenant que le joyeux curé de Meudon préconisait le rire, qui jamais ne doit perdre ses droits et qu'il considérait comme « le propre de l'homme ». N'est-ce pas le rire en effet, qui, dans la cruelle période que nous traversons, peut nous aider parfois à en oublier l'horreur, et n'est-ce pas fort à propos que, même sur le front, nos braves combattants trouvent une diversion à leur tâche héroïque en se provoquant à une salutaire gaieté.

Mais si le peintre inconnu de la cote 322 a droit à nos éloges, son camarade sculpteur doit en prendre lui aussi sa bonne part, car son bas-relief est tout à fait amusant, et lorsqu'on songe à la simplicité des moyens avec lequel il a été exécuté, on n'en reconnaît que plus de mérite à son auteur.

Lorsque la guerre sera finie, s'il était possible de conserver au moins quelques-unes de ces compositions, elles prouveraient un jour aux générations à venir que nul péril, que nulle menace ne peuvent prévaloir sur la belle humeur du soldat de France.

P. de C.

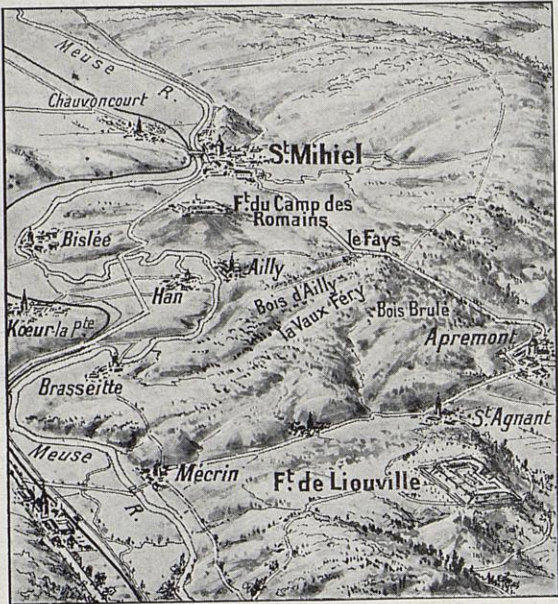


Bas-relief sculpté dans la pierre dans une tranchée de l'Aisne, le « sculpteur » n'a employé pour ce travail que ses outils de soldat : pioche, bêche et couteau.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Sur le théâtre des opérations de l'Ouest, l'activité des Allemands se signale par une recrudescence d'offensives locales, un peu partout. A première vue, elles ne semblent se rattacher à aucun projet déterminé et paraissent avoir surtout pour but de tâter la solidité de nos lignes et d'y choisir un point d'attaque. Telles elles se montrent quand on les étudie au jour le jour. Mais un examen qui porte sur une période d'une semaine permet d'y distinguer deux choses : d'abord ce qui est fait pour rentrer en possession de tout ce que nous avons récemment enlevé au cours de nos opérations sur



ENVIRONS DE SAINT-MIHIEL

diverses parties du front. Ainsi, au nord d'Ypres, de violentes attaques sont dirigées contre nos positions et surtout contre celles des Anglais, tendant à regagner l'Yser et à reprendre pied sur la rive gauche, vers Steenstraete et l'écluse d'où nous sommes parvenus à chasser l'ennemi après le premier recul occasionné par la surprise des gaz asphyxiants. Egalement sur le front de Lorette à Neuville-Saint-Vaast, au nord d'Arras : les efforts portent tantôt contre le Labyrinthe, tantôt contre nos positions voisines de Souchez, où ils se combinent dans deux directions, venant du village d'Angres au nord, et de Souchez ainsi que des terrains au delà, à l'ouest. Nous tenons ferme, en attendant l'occasion d'une nouvelle poussée en avant, et l'ennemi s'épuise en tentatives stériles. Il en est de même dans la région d'Hébuterne et dans celle de Quennevières, sur le plateau de la rive droite de l'Aisne au nord d'Attichy et en avant de la forêt de Laigne. Enfin, en Alsace, les contre-attaques allemandes sont réitérées, pour enrayer nos progrès dans la vallée de Münster.

Une autre série d'opérations bien distinctes, car elles révèlent une idée d'ensemble, est celle qui se développe dans le secteur entre Meuse et Moselle, ainsi qu'en Argonne. Entre Meuse et Moselle, nous avons réalisé d'importants progrès, dont la prise des Eparges marque le principal, ayant pour objet de rétrécir la *hernie* de Saint-Mihiel, tandis que les Allemands font tout ce qu'ils peuvent pour la développer. Ils se cramponnent à Saint-Mihiel pour avoir sur la Meuse un point de contact qui nous interdit l'emploi du chemin de fer de la vallée de la Meuse, lequel permettrait de ravitailler Verdun. Mais ce chemin de fer n'est pas le seul en question. Verdun communique avec l'ensemble du pays par la voie de Châlons-Sainte-Menehould-Clermont en Argonne. Les opérations allemandes contre Verdun par le nord, et celles par le sud jusqu'à Saint-Mihiel, se complètent donc par les attaques dans l'Argonne, attaques violentes et incessantes, qui visent à couper le chemin de fer, soit à Sainte-Menehould, soit à Clermont. Notre front passe à une dizaine de kilomètres en moyenne au nord de ce chemin de fer et parallèlement. Ce sont ces dix kilomètres en profondeur qu'il faudrait gagner sur nous. Alors le ravitaillement de la place ne pourrait plus s'effectuer que par la ligne de Bar-le-Duc, en empruntant les routes sur une cinquantaine de kilomètres au moins.

Telle est la vraie raison de la violente offensive à laquelle le Kronprinz vient de consacrer, entre la route de Binarville et le Four-de-Paris, tout un corps d'armée avec deux divisions en première ligne ; offensive qui a d'ailleurs échoué avec de lourdes pertes.

Sur le front oriental, rien de bien intéressant ne se passe dans la partie nord du théâtre des opérations. L'invasion allemande de la région de Libau à Chavli en est toujours au même point, et les lignes entre le Niémen moyen et la frontière de Prusse orientale se modifient peu. Il en est de même en avant de la Bobr, de la Narew et de la Vistule, sur la Bzoura, la Rawka et la Pilitza. Mais dans le sud de la Pologne et la Galicie, les opérations paraissent prendre une nouvelle tournure. L'aile gauche de l'armée russe garde toujours la ligne du Dniester jusque dans la région nord de Kolaccéa, où elle emprunte alors celle d'un affluent, la Zlota Lipa, qui coule du nord au sud. A l'est de Lemberg, elle vient ainsi rejoindre le Bug, sur lequel se développe le centre, dans la direction de Chlom. L'aile droite, qui occupait la ligne de la Tanew et se prolongeait sur Tomazow, pressée par l'armée de Mackensen, a reculé vers le nord, parallèlement à la voie ferrée d'Ivangorod à Rowno. Cette retraite, exécutée lentement et en bon ordre, a été protégée par de fortes arrières-gardes, qui, à toute occasion, ont réussi à infliger à l'ennemi des échecs répétés et des pertes importantes. Puis, bientôt, les Russes ont fait tête et ont remporté des succès plus marqués, notamment à Krasnich, à 40 kilomètres au sud de Lublin, où les Allemands ont essuyé une sérieuse défaite. Alors, les rôles se sont renversés et les Russes ont pressé à leur tour les Allemands en retraite vers la Galicie et la ligne du San.

Telle est la situation à la date du 10 juillet. Il serait prématuré d'en rien conclure. Mais il n'est pas douteux que la situation des Allemands est d'autant moins favorable qu'ils ont avancé plus au nord, et s'ils progressaient de nouveau dans cette direction, leurs embarras augmenteraient sensiblement. C'est une affaire de chemins de fer.

Sur toute la frontière nord de la Galicie s'étend une vaste région dépourvue de voies ferrées. Cette région est grossièrement elliptique. Elle mesure 500 kilomètres de l'est à l'ouest, suivant son grand axe, entre Rowno et Cracovie ; et du nord au sud son petit axe atteint à peu près 150 kilomètres. Les Russes, sur le front du San et au sud de la Vistule jusqu'à Tarnow, avaient cette région derrière eux, circonstance défavorable pour leurs approvisionnements et leurs divers services de l'arrière. Maintenant, ils l'ont devant eux, tandis que la gêne résultant du manque de voies ferrées est passée du côté des Allemands. Derrière le front russe passe la ligne est-ouest de Varsovie aux provinces du sud, par Lublin. Sur cette ligne sont les forteresses d'Ivangorod et de Rowno, et elle reçoit du nord, à Varsovie, à Lublin, à Chlom, à Kowe j, cinq têtes de lignes qui la mettent en communication avec toute la Russie, y aboutissant perpendiculairement. Si les Russes continuaient leur mouvement de retraite, toutes ces lignes pénétrantes, normales au front, resteraient à leur disposition, et aucune d'elles ne pourrait servir aux Allemands, puisqu'elles ne se prolongent pas vers la Galicie. La transversale Ivangorod-Lublin-Rowno pourrait seule être utilisée en partie, parce qu'à Ivangorod elle se soude au chemin de fer de Cracovie par Radom. Mais encore faudrait-il d'abord se rendre maître de la place d'Ivangorod, qui, déjà solide il y a un an, quand elle fut menacée une première fois, doit l'être aujourd'hui à plus forte raison. Enfin, en arrière d'Ivangorod et de Rowno, sans compter les places moins importantes de Luck et de Kowelj, l'ennemi trouverait devant lui le camp retranché de Varsovie-Nowo-Georgiewsk, et surtout celui de Brest-Litowsk, tous deux très développés et probablement mis à la hauteur des exigences actuelles.

Comme on voit, la situation est intéressante et beaucoup plus favorable aux Russes, même en retraite, qu'on ne le croit généralement. Je dirai même plus favorable à la défensive de l'armée russe qu'à son offensive actuelle. Le véritable effet des succès austro-allemands en Galicie a donc été de dégager cette province et de délivrer la Hongrie de la crainte de l'invasion. Certes, c'est beaucoup. Mais il n'a pas été de réduire la puissance de l'armée russe, ni de délivrer pour l'avenir l'Autriche d'une nouvelle menace.

Général BERTHAUT.

LA BIENFAISANCE A PARIS
PENDANT LA GUERRE (Suite)

ŒUVRES MILITAIRES

Les hôpitaux dont il a été question jusqu'ici sont sous la surveillance directe de l'autorité militaire. Il convient de mentionner à la suite de cette catégorie, pour ainsi dire officielle, les hôpitaux indépendants, fondations dues à des générosités de particuliers, français ou étrangers, ou bien utilisation d'hôpitaux existants qui ont spontanément consenti à donner des soins aux soldats. C'est le cas des Quinze-Vingts qui ont affecté une vingtaine de lits aux soldats aveugles. Il a été fait mieux encore dans cette voie : c'est la création de l'hôpital annexe des Quinze-Vingts,

99 bis, rue de Reuilly. Là, dans un vieux couvent entouré de splendides jardins, a été entreprise par le dévoué directeur de l'Hygiène et de la Santé publique au Ministère de l'Intérieur, M. Jules Brisac, secondé fort bien par le directeur de l'annexe des Quinze-Vingts, M. Emard, une tâche sociale, régénératrice et moralisatrice : on apprend un métier aux soldats aveugles. La subsistance et l'abri leur sont assurés pendant tout le temps de leur nouvelle instruction.

L'Assistance publique, elle aussi, avait compris la mission qu'elle avait à remplir. Dès le début de la guerre, dans 70 de ses hôpitaux civils, elle avait réservé un bon nombre de lits pour les soldats blessés ou malades. Enfin je citerai les hôpitaux-dépôts et les dépôts d'écloués au nombre de trois, qui comprennent environ 4.500 lits.

Il faudrait consacrer, si la place ne m'était pas mesurée, non pas un article, mais une série d'articles aux hôpitaux indépendants. Quelques-uns sont des modèles d'hygiène et de confort ; d'autres, je le dis sans détours, sont de luxueux séjours, de vrais paradis qui contrastent singulièrement avec l'enfer auquel ont échappé les blessés. L'hôpital japonais, installé à l'hôtel Astoria, est à ce double titre un des plus curieux, un

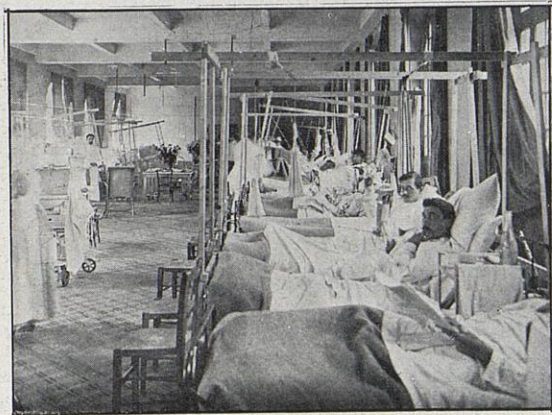


Photo de M. MEYS

Une salle de l'Hôpital Américain de Neuilly.

des plus complets qui se puissent imaginer : sa situation dans l'avenue des Champs-Élysées, son installation thérapeutique au courant des derniers progrès de la science, son personnel éprouvé d'infirmiers japonais et d'infirmières nippones, mériteraient qu'un Pierre Loti en voulût bien décrire le pittoresque. L'hôpital anglais, le Hertford hospital (fondation Richard Wallace, 72, rue de Villiers, à Levallois-Perret), l'hôpital espagnol San Fernando à Neuilly (fondation du marquis de Casa Riera) ; l'hôpital suédois, 9, rue Guyot, l'hôpital russe du Carlton Hôtel, et surtout l'hôpital américain de Neuilly, sont des formations dont peuvent s'enorgueillir leurs fondateurs.

L'hôpital américain surtout vaut qu'on s'y arrête. Il est installé dans les bâtiments du Lycée Pasteur inachevé. En quinze jours, la construction a été terminée comme par enchantement ; et précisément parce que l'œuvre n'avait pas encore reçu sa destination définitive, on a pu faire de la maison d'instruction un vrai établissement médical. Le local est spacieux, bien compris ; cet asile de la souffrance est presque riant ; la science chirurgicale y affecte des attractions telles que le simple curieux — ce fut mon cas — aurait presque souhaité être parmi les hospitalisés.

Les Américains qui, en temps de paix, font la fortune de Paris, ont tenu à marquer leur reconnaissance envers notre belle capitale en fondant et en entretenant avec une exceptionnelle générosité d'autres maisons que l'hôpital dont je viens de parler. Les plus fortunés d'entre eux, les Tuck, les Wanamacker, les Harjes, les James Hyde, les Stillmann, Mmes Cooper Hewitt, Whitelaw, Reid, Robert Woods Bliss, ont prêté leurs beaux hôtels, leurs châteaux, leurs villas, pour y loger et y soigner des blessés.

Tous les pays sont représentés par leur Croix-Rouge à Paris. J'ai cité l'hôpital anglais ; celui du Trianon-Palace à Versailles est le plus somptueux qui se puisse souhaiter ; et l'infirmier-cantine-dortoir pour les soldats anglais installée dans les sous-sols de la gare du Nord, réalise ingénieusement comme confort, comme hygiène, comme dispositions, le suprême du genre. Il n'est pas jusqu'à la pauvre Belgique qui n'ait ses hôpitaux : l'hôpital Albert I^{er}, fondé et entretenu par la Ville à l'Hôtel-Dieu ; l'hôpital Franco-Belge au lycée Carnot ; l'hôpital auxiliaire de l'Union belge à Courbevoie, et le magnifique hôpital de la duchesse de Vendôme à Neuilly.

J'en oublie sans nul doute de ces généreuses fondations ; mais cette revue sommaire suffit pour montrer l'effort considérable qui a été réalisé pour améliorer le sort des blessés.

(A suivre).

Louis SCHNEIDER.

LES LIVRES NOUVEAUX

M. Gaston Choisy n'a pas la prétention d'avoir découvert l'Allemagne mais, ayant considéré de près durant des années les choses et les gens de là-bas, ayant parcouru le pays d'une frontière à l'autre, séjourné dans les principales villes, fréquenté les Universités, il a été merveilleusement placé pour se documenter et s'instruire des goûts, des tendances des Germains. Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu : c'est le cas pour M. Choisy.

Son livre (*Chez nos ennemis à la veille de la guerre*, Plon, édit.) rectifie, sur de nombreux points au moins, les erreurs commises par ses prédécesseurs. Depuis Tissot, et particulièrement en ces derniers temps, il a été beaucoup écrit sur l'Allemagne, toutefois la plupart des auteurs se sont contentés de collationner des impressions hâtivement recueillies, dans de rapides visites, des excursions en chemin de fer, en automobile. M. Choisy s'est accoudé aux tables des étudiants, a noté sur place leurs aspirations, a interrogé dans les diverses classes les hommes éminents ou considérables, se gardant, — et son travail acquiert ainsi plus de valeur, — d'échafauder des hypothèses de s'aventurer dans les déductions, à l'encontre de la généralité des voyageurs qui, au terme de leur course, prennent volontiers les détails pour l'ensemble, les aperçus pour une foule tumultueuse.

Ce volume pourrait servir de complément, de commentaire heureux aux enquêtes de Huret. Il ne dit point tout encore, certes ; mais qui pourrait se vanter d'avoir pénétré l'âme allemande ? Heine et Nietzsche, familiarisés avec elle, eussent marqué un bien grand étonnement des surprises qu'elle réservait.

Cependant, si nous nous étions donnés la peine d'y regarder de plus près, notre stupéfaction eût été moindre. L'Allemagne se chargeait de nous avertir, de nous prévenir. Il existe chez nos voisins un opuscule depuis longtemps classique : *La Guerre et le but de la Culture*, par Von Adolf Lasson, de nature à mettre en garde les moins circonspects. Mais nous avions un bandeau sur les yeux, ayant pris pour Evangile les jugements de Renan sur les peuples d'outre-Rhin. Aujourd'hui, réveillés brusquement, un peu brutalement aussi, de nos illusions, nous nous inquiétons de connaître nos adversaires, Notre appréhension d'être dupes qui a failli faire de nous des dupes véritables et nous entraîner aux pires catastrophes, empêchait la plupart de nos compatriotes de croire à ces deux facteurs primordiaux de la puissance rivale : le militarisme et l'espionnage. Nous possédions pourtant des ouvrages tels que : *L'Avant-Guerre*, mais nous préférons sourire et traiter de fantasmagorie ce qui n'était qu'une dangereuse réalité. Tandis que nous nous endormions en une aveugle confiance, l'espionnage allemand veillait. M. Jacques Dyssord dans *L'Espionnage allemand* paru à Editions et Librairie, nous le montre à l'œuvre. Et quelle œuvre ! Pour nous l'exposer dans ses diverses phases, dans ses transformations, M. Dyssord prend l'espionnage à son origine, en conte l'histoire, en suit le développement, en énumère les intrigues, en débrouille la trame, dénoue les fils tendus par le grand état-major autour de ses ennemis et même de ses amis. Il compare le travail entrepris par Stieber en 1848 à ce qui a été essayé, tenté chez nous. Notre tempérament répugne, répugnera toujours à la délation, il nous restait le contre-espionnage, *défense légitime, mesure de sécurité indispensable*.

Les Allemands l'ont organisé à l'égal de leur espionnage proprement dit. En France, après le coup mortel qu'il reçut au lendemain de l'affaire Dreyfus, le contre-espionnage a toujours laissé à désirer. Il reste encore grandement à établir dans ce domaine. M. Dyssord examine les moyens à employer afin d'arriver à une réalisation. La place me manque pour les énumérer. Je renvoie le lecteur au livre très fouillé, très approfondi, d'une lecture aisée, dont l'humour tempère la gravité, où il apprendra ce qu'il aurait dû savoir depuis longtemps, où il se renseignera sur des faits et des choses qu'il ne devrait pas être permis d'ignorer à un Français digne de ce nom.

Paul d'ABBES.

LA SEMAINE

Comme le Dieu de Béranger et de Mussette qui, du haut de « son balcon d'azur », regarde la terre lointaine, le bourgeois qui s'éveille dit en dépliant son journal : que fait le monde ? Le monde ? Il tourne, tonne, dispute, il y est question d'explosifs et de morale, la mécanique s'y heurte au sentiment, la chimie attende à la justice, le fer et le feu mutilent l'impérissable beauté. Il y a cette grande, cette innombrable Amérique qu'on nous montrait naguère pratique, égoïste, brutale, engagée dans le chiffre et les réalités et qui fête comme un rayon d'idéal et de chevalerie l'épée libératrice de Lafayette. Il y a l'homme-milliard, le milliard pensant, dont l'or défend la civilisation contre le crime conscient, la brutalité organisée et paie de son sang la noblesse de son geste. Il y a von Bissing qui, dans le château des Trois-Fontaines qu'il occupe de force à Bruxelles, fait peindre les statues du parc dont la blancheur nue offusque ses yeux. von Bissing pense que l'Art se germanise ! Mais la condamnation de la Kultur demeure éternellement dans un arceau calciné, dans un geste de marbre, dans une courbe pure contre quoi ne peuvent rien ni les couleurs, ni les mensonges, ni le sang. Il y a là-bas, avec ses vastes espaces et sa vieille âme de chez nous, enclose dans les coeurs et les rondes anciennes, le Canada qui s'arme pour défendre à la fois l'Angleterre et la France et confondre dans le même culte, la même foi qui agit, les deux patries. Il y a le roi d'Italie qui, dans un mouvement d'émouvante noblesse, monte au campaino au-dessus de Monfalcone et de là, comme on va voir lever l'aurore, salue, avec ses claires maisons et son golfe bleu, la ville prochaine et frémissante de Trieste. Il y a autour de l'héroïque Serbie, du Monténégro intrépide là-bas, parmi les promontoires et les temples où la lumière et le regard des Dieux, là-bas

entre le Danube et le Don, là-bas où sont les colons de Trajan et les légionnaires d'Aurélien toute l'hésitation, tous les calculs de fins marchands orientaux qui trouvent pour la première fois dans les plateaux de leur balance des idées mélangées à l'argent. Et chacun, pour la première fois, en présence de toutes les toiles de Pénélope tissées par la diplomatie et dont les peuples voudraient faire des étendards, chacun se demande : que va faire la République de Saint-Marin ? On ne nous en parle plus ; mauvais signe, elle a dû trahir la cause des alliés.

Et cependant que les hommes du dépôt laissent l'épée pour la faucille, voici qu'on donne des vacances à nos poilus. C'est la saison. Les gares comme autrefois s'enluminent d'affiches. La mer où pointe parfois un périscope, la montagne où bourdonne d'aventure quelque biplan attendent leurs hôtes familiers. La France se fait plus jolie et plus douce. Les flots ont de magiques berceuses pour nos héros, pour eux les verts lauriers ont des ombres de gloire. Voici revenir ceux qui sont partis à l'heure angoissante et sacrée. Ils reverront sur le vieux toit la fumée dont rêvaient Ulysse et du Bellay, ils presseront sur leur grand cœur des coeurs heureux. La grappe d'or fait oublier la gelée, un sourire efface la douleur. La présence de nos soldats nous dira que l'espoir survit à l'hiver, que le sacrifice fait les certitudes, que les belles morts font les belles patries. Nous attendons une riche moisson, nous aurons de magnifiques vendanges.

Et voici qui doit induire en réflexions les grands maîtres de la Kultur. Ils ont beau accumuler les tessons de bouteilles, les réserves de chlore et de brome, déchaîner la mitrailleuse et le 420, toute la déloyauté, toute la cruauté, tout le fracas et tout le crime ne peuvent empêcher un bon poilu de France d'aller avec sa famille, comme chaque année, à la campagne et à la mer.

J. DE BARONCELLI.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Les concours se sont tenus cette année au Conservatoire, dans la salle des Conférences ; ils avaient été strictement réservés aux membres du jury, aux professeurs et aux critiques. S'ils ont été ainsi et tels que, depuis longtemps, beaucoup désiraient les voir, ce sont les circonstances qui en ont été cause, et l'on ne sait ce qu'il en adviendra l'an prochain.

Ils se sont déroulés avec une dignité parfaite, une tranquillité que les spectateurs apprécieraient fort. L'expérience a été favorable ; elle vaut d'être renouvelée, ces séances n'ayant pas pour but de mettre les élèves en présence du public.

Aucun homme n'a concouru, sauf quelques-uns dans les classes d'instruments. Celles-ci, bien que réduites de moitié, ont maintenu la vieille et solide réputation qu'elles ont dans le monde entier.

Les concours de Tragédie et de Comédie n'apportèrent aucune révélation sensationnelle. Un seul premier prix y fut accordé, en comédie, à Mlle Bertrande, dont l'intelligence est certaine. Grâce à son nez en l'air, elle semble destinée aux rôles comiques, tandis que sa voix bien timbrée, ses gestes précis et décidés sont d'un grand premier rôle. Son autorité est réelle ; il lui faut surveiller sa prononciation et jouer de beaux rôles écrits pour elle. A Mlle R. Berendt. Phèdre qui déclara sa flamme à Hippolyte de façon étrange, personnelle, trop peu bruyante parfois, échut la plus haute récompense en tragédie, un second prix. La voici égalée à Mlle Marquet, belle tragédienne à la voix vibrante, et à Mlle Falconetti, artiste experte et sûre qui, titulaires l'une et l'autre d'un second prix, ne parvinrent pas à franchir le suprême échelon, malgré de bons concours.

Mlle Colliney obtint un second prix de comédie, ayant joué une scène de *Froufrou* dans un mouvement nerveux excellent, avec beaucoup d'émotion et de naturel.

Mlle Parisis, voulant justifier son joli nom à tous les égards, fit agréablement preuve de justesse et de goût dans ses deux concours qui lui valurent chacun un premier accessit.

A retenir aussi pour l'an prochain Mlle Bacri, un peu petite, mais énergique, Mlle Ducraie, de belle tenue, Mlle Risse, une soubrette avenante et gaie, qui remue trop, Mlle Nizan, bien jolie, et dont la voix sonne agréablement, Mlle Laffon, mal servie par une scène bien démodée de *Francillon*.

Il est juste de complimenter les jeunes gens qui, déjà lauréats ou ne concourant pas, assurèrent les nombreuses répliques des deux concours, avec un grand zèle et beaucoup de dévouement.

Paul MARCELLES.

ÉCHOS

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

LE LIVRE DU JOUR

« Les offrandes blessées », élégies guerrières, du comte Robert de Montesquiou sont le livre du jour, le livre dont on parle, le livre à succès.

L'auteur dit avec raison que le devoir du poète qui n'est pas soldat, est d'exercer en ce moment de cruelles angoisses, ce qui est son droit, son ministère, plus précisément, de remplir sa fonction. Il se pique de suggérer parfois à ceux qui pleurent un terme expressif pour leur douleur ineffable.

M. de Montesquiou a réussi à nous émouvoir ; il sait peindre en grand artiste qu'il est, un tableau, préciser admirablement une pensée de pitié ou de colère.

Dans tous ses poèmes se dégage une sensibilité exquise qui charme, émeut et reconforte.

E. H.

LA SAISON THERMALE ET TOURISTIQUE

Nous ne saurions assez le redire : la France possède des eaux pour ainsi dire uniques et, puisque la guerre est venue nous rappeler toutes les richesses qui sont nôtres, nous devons proclamer avec nos savants :

« Toutes les maladies peuvent être soignées en France dans nos stations thermales, qui peuvent rivaliser avec celles de l'autre côté du Rhin ! »

LA MODE

La simplicité domine dans les modes actuelles. Les tailleurs de nuances claires se portent surtout, en lainages unis ou à très petits carreaux. La serge, la chevrotte ou la gabardine s'emploient de préférence ; les voiles, les étamines, les taffetas, les crépons, font aussi de très simples et charmantes toilettes de saison. Quelques jupes se découpent en festons, créneaux ou pointes. Certaines, très amples, se froncent autour des hanches et s'ornent de plis de volants. L'allure est jeune et souple. Par un caprice de la mode, les robes demandent un métrage inouï, au moment où les tissus se font plus rares !

Les jupes cloche se voient surtout ainsi que les jupes plissées, et les jupes à bretelles, d'un aspect si jeune et s'amusant.

Celles-ci se complètent de la petite vareuse ample ornée de poches nombreuses et d'une ceinture un peu haute



Capeline de tulle noir doublée de gaze blanche. (Photo MANUEL)

formant martingale. On fait aussi la veste, ajustée jusqu'à la taille et qui s'élargit en de nombreux godets tout autour des hanches.

Pour les jours chauds, nous verrons, les voiles, les mousselines pékinés et rayés, à fond blanc, les robes très sobrement ornées d'organdi de mousseline ou de linon.

Les tissus lavables, frais et légers les robes lingerie, feront un ensemble suffisamment élégant.

Les robes de plage simples et pratiques domineront. Le deuil, ici se portera en blanc, seuls le chapeau et les gants resteront noirs. Depuis quelques années d'ailleurs, cette mode est adoptée l'été. Malgré le grand désir de simplicité cher à toutes les femmes, en ce moment que dire de leurs chaussures ?

A Paris, à la mer même, le luxe s'attarde aux chaussures qui demandent une coquetterie particulière avec la mode nouvelle des jupes courtes.

Elles se font différentes, selon l'heure le but de la toilette. Le matin, par exemple pour accompagner le tailleur on voit la petite botte vernie, inspirée de l'armée cosaque ou encore, la botte lacée à tige et talon de drap assorti au ton de la robe, puis, la bottine de chevreau bleu foncé ou kaki. Le petit soulier à pattes croisées, les cothurnes resteront les accessoires des robes habillées de taffetas, de voile ou de linon. Les bas restent assortis aux chaussures, ce qui est d'ailleurs toujours plus élégant.

Les chapeaux canotiers sont le complément indispensable de la tenue matinale. Certains, sont en paille « belge » simplement ornés de ruban noué de côté ou d'une fantaisie très enlevée, devant. Les chapeaux de tricot de soie, le chapeau de caoutchouc blanc, le cabriolet de soie claire, à voile jeté de côté, sont les nouveautés les plus marquantes de la saison qui s'achève.

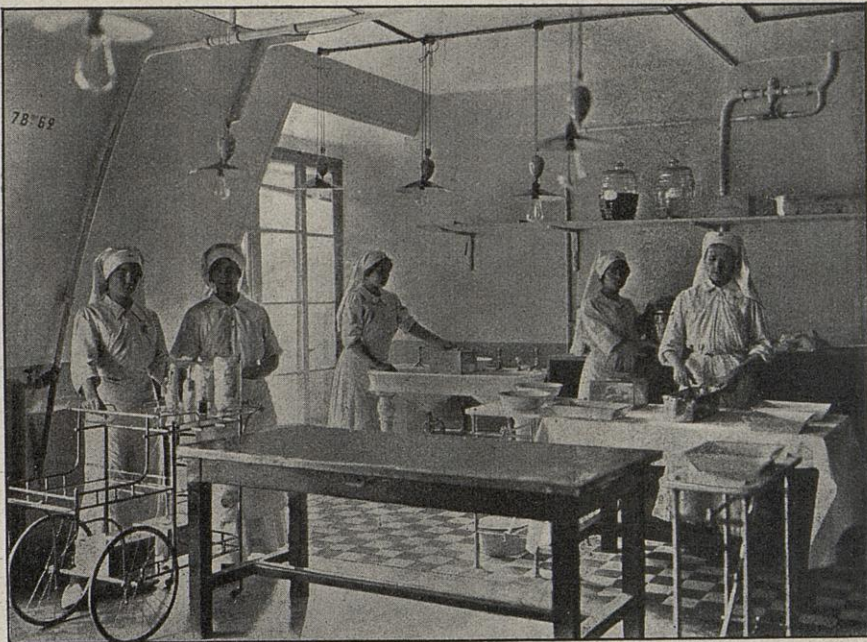
Comtesse MAUD.

HOPITAL MILITAIRE DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE, PARIS

ANNEXE DU VAL-DE-GRACE



Vue d'une des salles de l'Hôpital.



Vue d'une salle de pansements.

L'annexe des Grands Magasins du Louvre, offerte au Ministre de la Guerre, le 2 août 1914, était transformée en hôpital le 7 septembre, et les deuxième et troisième étages, clairs et aérés selon toutes les lois de l'hygiène, prêts avec leurs 400 lits à recevoir les blessés.

Aux étages supérieurs se trouvent installés un laboratoire pour la préparation de l'eau distillée, une pharmacie, des salles de pansement, d'opérations, de radiographie, les cuisines et

salles à manger. Plus de 800 blessés, des plus grièvement atteints, ont déjà été traités dans cet hôpital modèle, annexe du Val-de-Grâce et d'éminents praticiens y ont fait de remarquables opérations.

Le service médical, dirigé pendant huit mois par le célèbre docteur Toussaint, médecin principal de 1^{re} classe, avec l'assistance d'un distingué chirurgien, le docteur Baumgartner, a maintenant à sa tête le chirurgien Pauchet qui

a déjà rendu de si grands services à l'humanité dans sa clinique d'Amiens. Les docteurs Raymond, Lainey, A. et R. Simard lui apportent une collaboration aussi dévouée qu'éclairée. L'habile docteur Saleil assure le service si important de la radiographie.

Tous les frais d'installation et entretien, d'ordre administratif ou médical, ont été pris en charge par les Grands Magasins du Louvre.

UN HOPITAL MILITAIRE DANS LES DÉPENDANCES DE LA BÉNÉDICTINE

à FÉCAMP

Le 24 octobre 1914, le Conseil d'administration de la Bénédicte, sur la proposition de son directeur général, M. Marcel Le Grand, décida d'installer pour la durée de la guerre un important hôpital réservé aux blessés évacués de la ligne de feu et vota les crédits nécessaires.

La disposition des établissements de la Bénédicte se prêtait on ne peut mieux à cette installation. On sait, en effet, qu'à la distillerie (qui continue son fonctionnement normal), se trouve annexée une vaste partie artistique comprenant notamment un musée de plusieurs salles dont la désaffectation momentanée a permis de réaliser une formation sanitaire étendue que le service d'inspection a approuvé à

tous points de vue. Cette organisation fut rapidement menée, grâce à l'activité déployée par le personnel de la Bénédicte et en particulier par le lieutenant Marcel LE GRAND du 102^e régiment d'infanterie, blessé le 25 août à la bataille de Marville, qui se trouvait à Fécamp en congé de convalescence.

L'hôpital auxiliaire n° 34 qui fonctionne depuis bientôt neuf mois est affilié à la Société Française de secours aux blessés militaires (Croix-Rouge).

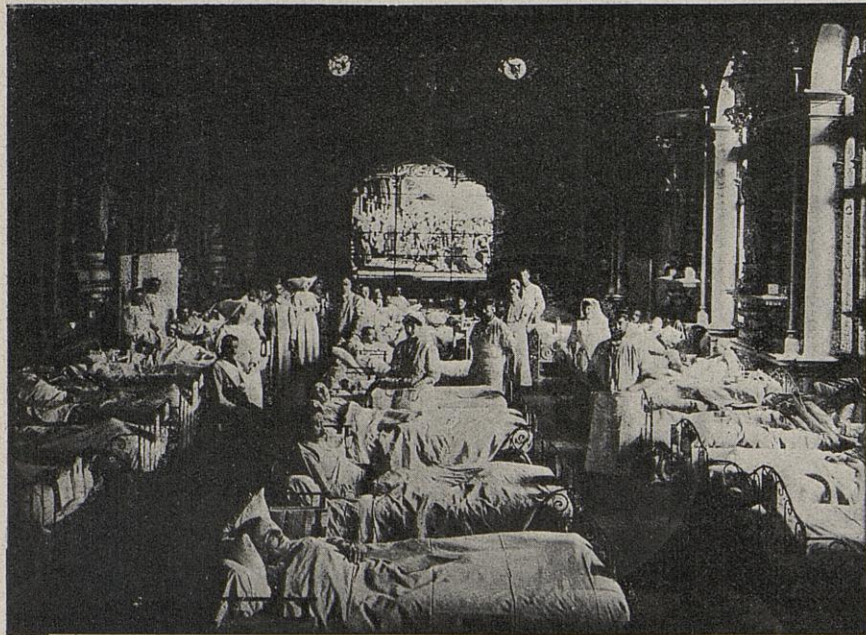
Il comprend cinq salles dont une réservée aux officiers et une autre aux sous-officiers, une salle d'opération, une salle d'asepsie, une pharmacie, une chapelle, un réfectoire, un cercle militaire.

Le service médical a été assuré par l'administration militaire qui a envoyé deux médecins militaires dont un chirurgien ; il a été complété par une infirmière-major, fille de la Charité et quatre autres sœurs.

Sont en outre attachés à la formation vingt-six dames infirmières, vingt-deux jeunes filles, dix garde-malades pour la nuit et quatorze brancardiers pour le service intérieur.

Mmes Marcel et Pierre Le Grand sont chargées de la direction générale.

Souvent enfin des distractions sont offertes : concerts, saynètes, par des artistes et amateurs ; projections et cinéma par la Société des projections populaires de Fécamp



De nombreux lits ont été dressés dans la grande Salle des Abbés.



Le hall où les convalescents se réunissent autour des tables du cercle militaire.

LES BEAUX SITES SUR LE P.-L.-M.

Le retour du mois de juillet et de ses chaleurs caniculaires donne chaque année le signal du départ pour les vacances et, malgré les tristesses et les préoccupations de l'heure présente, le soin de la santé des enfants, le besoin de repos indispensable



St Nectaire

Cl. Synd. Ind.

UNE JOLIE VUE DE SAINT-NECTAIRE.

à tous amènent chacun à consulter guides et indicateurs, afin de faire choix d'un lieu de villégiature. Le réseau P.-L.-M. en contient un grand nombre.

LES ALPES FRANÇAISES

Passerons-nous notre été dans les Alpes françaises, en Savoie et dans le Dauphiné ? Si oui, nous trouverons que Chamonix, Aix-les-Bains, Annecy et Brides-les-Bains en Savoie, et Allevard-les-Bains, Grenoble ou Uriage-les-Bains dans le Dauphiné, sont parmi les meilleurs centres : tourisme automobile, ascensions alpines, sans parler des nombreuses distractions de villes d'eaux, sont les attractions de cette incomparable région. Le service automobile qui fut inauguré en 1911 fonctionne du 1^{er} juillet au 15 septembre sur la Route des Alpes (Briançon à Evian), dans les montagnes de la Grande-Chartreuse, le Vercors, la Tarentaise et le Jura, ainsi qu'entre Issoire et Saint-Nectaire à partir du 15 juin. La principale merveille du Dauphiné est le grand bastion naturel du Pelvoux où se trouvent, dominant un océan de glaciers et une armée de pics, les sommets de la Meije et la Barre des Ecrins. La Grave, La Bérarde et Briançon sont les principaux centres d'ascensions et d'excursions dans le Pelvoux, qui possède plusieurs défilés à une haute altitude, tel que celui du Lautaret où, à plus de 3.000 mètres, la Compagnie P.-L.-M. a fait bâtir un chalet-restaurant qui s'ouvrira le 1^{er} juillet.



CASINO DE VICHY.

Si votre choix tombe sur les monts du Jura, dont les principaux endroits peuvent être facilement atteints par services automobiles, on peut vous donner sans crainte le conseil de vous fixer à Besançon, l'ancienne capitale de la Franche-Comté

et maintenant le principal centre d'excursions pour les vallées de la Loue et du Doubs. Les stations voisines de La Mouillère, Divonne et Salins sont célèbres pour les vertus curatives de leurs eaux minérales. Il ne faut pas oublier non plus qu'il y a des excursions excessivement intéressantes à faire dans le voisinage de Champagnole, Lons-le-Saunier et Pontarlier. Saint-Claude est célèbre, et il n'y a pas de plus belle route du Jura aux Alpes, que celle qui traverse le Col de la Faucille, entre ces dernières et Genève.

L'Auvergne ET LES CÉVENNES

Peut-être cependant êtes-vous tentés par l'Auvergne et les Cévennes ? Vous ne serez certainement pas déçus si vous allez étudier là « les mystérieuses transformations chimiques élaborées au sein d'un sol volcanique », grâce auxquelles les stations thermales d'Auvergne ont obtenu une réputation mondiale, et suivre les pas de Robert-Louis Stevenson dont vous ne devriez pas oublier d'emporter le « Voyage avec un âne ». Les montagnes du Velay et spécialement celles du Vivarais, dans la partie sud-est de l'Auvergne, sont également intéressantes au point de vue géologique. Naturellement, vous ne manquerez pas l'occasion de visiter Vichy, la plus belle ville d'eaux d'Europe ; La Chaise-Dieu, toute proche, célèbre abbaye du XIV^e siècle, et la curieuse et pittoresque ville du Puy. Je vous recommanderai aussi d'aller à Châtel-Guyon, station thermale possédant 26 sources, et le vieux château de Tournoël, ainsi que Clermont-Ferrand, ancienne capitale de l'Auvergne et principal centre de tourisme. La station thermale du Vivarais, pleine de merveilleuses beautés naturelles, est Vals-les-Bains.

Les compagnies de chemins de fer français offrent des avantages exceptionnels aux voyageurs pour les vacances. Il y a de nombreuses combinaisons de billets à prix réduits que je vais indiquer.

Les billets ordinaires d'aller et retour de Paris à Evian, Thonon et Genève-Cornavin délivrés jusqu'au 30 septembre sont valables 40 jours et peuvent être renouvelés.

Jusqu'au 15 octobre, des billets de séjour pour toutes classes, de Paris à Divonne, Evian, Thonon et Genève sont délivrés à un prix légèrement plus élevé, mais avec une réduction de 20 0/0 sur la première classe et de 10 0/0 sur les deuxième et troisième classes ; ceux-ci sont valables 60 jours et ne peuvent être renouvelés.

Des billets d'aller et retour, valables 10 jours, non compris le jour du départ et celui de l'arrivée, sont délivrés pour les stations thermales jusqu'au 31 octobre. Ils peuvent être renouvelés pour deux périodes de 5 jours chacune moyennant un supplément de 10 0/0 chaque fois.]

Entre le 15 juin et le 30 septembre, des billets de longue durée valables jusqu'au 5 novembre sont délivrés aux familles à des tarifs spéciaux. Au moins trois personnes doivent voyager ensemble à l'aller et au retour, les autres pouvant voyager seules ; au tarif militaire, sous certaines conditions. Des cartes d'identité

permettant à un ou plusieurs membres de la famille de voyager à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de villégiature sont délivrées. Les prix sont les mêmes que pour les billets de stations thermales qui sont valables 33 jours et délivrés pour une distance minimum de 150 kilomètres, c'est-à-dire 4 billets simples pour les deux premiers voyageurs, un billet simple pour le troisième et un billet à demi-tarif pour chaque



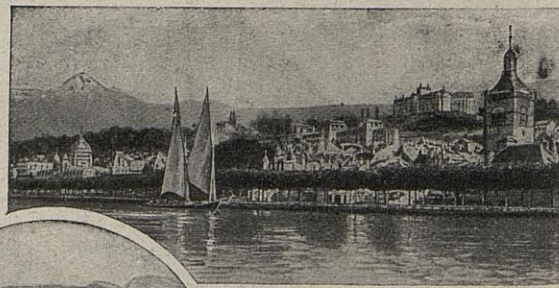
DÉPART D'AUTO A THONON.

voyageur supplémentaire. Les billets de stations thermales peuvent être renouvelés moyennant un petit supplément.

Les facilités accordées aux personnes qui désirent faire des voyages circulaires sont particulièrement intéressantes. Le voyageur et sa famille peuvent tracer leur propre itinéraire. Des tarifs divers, qui sont fournis sur demande aux bureaux de la Compagnie, sont appliqués suivant que le voyage s'effectuera exclusivement sur le réseau du P.-L.-M., par les chemins de fer du P.-L.-M., le chemin suivi par les auto-cars y compris la Route des Alpes, le Jura, le Morvan, l'Auvergne et les Cévennes ou sur des chemins de fer secondaires et sur les bateaux à vapeur du Rhône et du Lac d'Annecy, sur le P.-L.-M. et le réseau de l'Est ou sur l'une ou plusieurs des grandes Compagnies.

Les touristes voyageant dans les régions ci-dessus ne peuvent mieux faire que de se procurer les brochures et les cartes éditées par le P.-L.-M. ; ce sont les guides les plus exacts et les moins chers que je connaisse, et qui sont, dans beaucoup de cas, si parfaitement édités qu'elles constituent un charmant souvenir de vacances digne d'être gardé.

A toutes ces recommandations, il n'y a plus qu'une chose à ajouter : souhaiter à mes lecteurs « Bon voyage ».



E. D.